

MALRAUX ET L'EROTISME

MALRAUX ET L'EROTISME

by

NORMAND HOUDE

L'érotisme prend chez André Malraux une dimension qu'il n'a généralement pas dans la littérature érotique. Il y dépasse le simple hédonisme pour tenter de conduire à la prise de conscience.

L'érotisme, devant être un des moyens de la libération du moi, produit en fait une instabilité névrotique et une non-acceptation de ce même moi. Il se heurte au mur de l'absurde.

L'amour auquel Malraux ménage une place minime dans son univers romanesque s'avère, somme toute, le moyen le plus efficace de la connaissance de soi et de la stabilité intérieure.

L'homo eroticus cède le pas à l'homme amoureux qui sait dissocier amour et sexualité, rêve et réalité. L'érotisme qui devrait prendre la place de l'amour dans la culture occidentale et s'y établir en qualité de mythe, demeure au stade des espérances chez les héros de Malraux.

\*\*\*\*\*

MALRAUX ET L'EROTISME

by

NORMAND HOUDE

A Thesis

submitted to

The Faculty of Graduate Studies and Research

McGill University

in partial fulfilment of the requirements

for the degree of

Master of Arts

Department of French Language  
and Literature

March 1972

## TABLE DES MATIERES

	Pages
Introduction	i - v
I - L'Erotisme: historique et essai de définition	1 - 21
II - L'Erotisme: une recherche de soi	22 - 40
III - Erotisme et contrainte	41 - 59
IV - Amour et érotisme	60 - 73
V - Vers un nouveau mythe: l'érotisme	74 - 82
Conclusion	83 - 85
Bibliographie	86 - 88

\*\*\*\*\*

LISTE DES ABREVIATIONS UTILISEES

- TO - La Tentation de l'Occident
- C - Les Conquérants
- VR - La Voie royale
- CH - La Condition humaine
- E - L'Espoir
- LDLC - L'Amant de Lady Chatterley, (préface)
- TLF - Tableau de la littérature française,  
article sur Laclos

## INTRODUCTION

André Malraux n'est pas à proprement parler un auteur érotique. Pour lui, contrairement aux auteurs dits du "second rayon", l'érotisme n'est pas une fin en soi. Il n'est pas l'unique souci des héros qu'il fait vivre dans ses romans. De plus, le vocabulaire utilisé ne s'apparente pas au vocabulaire érotique traditionnel, ce qui n'empêche pas une certaine audace dans les descriptions. C'est le cas tout particulièrement quand Perken possède une femme pour la dernière fois avant de mourir<sup>1</sup>. Au cours de cette scène, l'acte sexuel est présenté de façon assez crue si l'on se rappelle que *La Voie royale* date de 1930, à un moment où le vent de la grande libération sexuelle n'avait pas encore soufflé sur l'Europe. Denis Boak, dans une étude récente sur Malraux, qualifie cette scène de "quite daring"<sup>2</sup>. Et il ajoute que cette audace est accompagnée de froideur dans l'analyse.

<sup>1</sup> VR, p. 157

<sup>2</sup> Denis Boak, André Malraux, Oxford, Clarendon Press, 1968, p. 66.

Cette scène mise à part, l'érotisme des romans de Malraux ne s'arrête pas à la description de l'acte sexuel et de ses variantes plus ou moins scabreuses selon les divers auteurs. En fait, les descriptions ont une importance toute relative comme composantes de l'érotisme chez Malraux. Quand elles apparaissent, elles ne sont que le premier pas qui conduit vers une réflexion, dont l'érotisme forme le centre. Bien sûr, la sexualité existe mais comme Malraux le note lui-même dans son étude sur Laclos<sup>3</sup>, "la volonté ne se sépare [pas] de la sexualité...", et vice versa. Chez les héros de Malraux ce n'est pas un acte gratuit et c'est ce qui explique, au moins partiellement, le peu de complaisance de l'auteur pour les descriptions plus ou moins osées. Son érotisme dépasse le simple hédonisme pour déboucher sur la prise de conscience. "Il y a érotisme en Occident, note Picon, parce que la vie sexuelle y devient un problème."<sup>4</sup>

Un autre point intéressant à noter, c'est que l'érotisme n'apparaît que dans les premiers romans de l'auteur et dans un nombre restreint d'études. Dans les

<sup>3</sup> TLF, p. 388

<sup>4</sup> Gaétan Picon, André Malraux, Paris, Gallimard, 1945, p. 67.

romans, la présence de l'érotisme coïncide avec la période asiatique de l'auteur. Les héros qui font de l'érotisme une de leurs composantes majeures sont des Européens transplantés, des aventuriers qui vont en Asie chercher un remède à l'angoisse de leur solitude. Perken, dans La Voie royale qui date de 1930, rêve de puissance en pays insoumis. Dans le même roman, le personnage mythique qu'est Grabot a tenté une démarche similaire. Perken et Grabot sont des personnages hautement sexualisés. Pour eux, érotisme et puissance ont une signification à peu près identique. Dans Les Conquérants (1928), le livre le moins érotique de cette période, Garine, un autre transplanté, possède une sexualité moins apparente mais qui n'en soustend pas moins son action.

Quand à La Condition humaine (1933), ce roman met en scène des personnages à la sensualité plus subtile et plus raffinée que celle d'un Perken ou d'un Garine. Des personnages où l'on découvre pour la première fois une volonté sexualisée et par le fait même de l'érotisme. C'est également dans La Condition humaine que l'on voit apparaître des femmes qui sont autre chose que d'obscures figurantes de cinéma, comme elles seront dans L'Espoir (1937). Mais s'agit-il vraiment de femmes? May et Valérie semblent être des copies plus ou moins conformes de Kyo et de Ferral, plutôt que des personnages autonomes.

Après la publication de La Condition humaine, l'érotisme ne semble plus occuper de place dans l'oeuvre romanesque de Malraux. Le thème est traité également dans quelques essais, où il est présenté de façon beaucoup plus théorique que dans les romans. Déjà, en 1926, dans La Tentation de l'Occident, Malraux analyse la démarche érotique. L'essai met en situation de dialogue un jeune Chinois et un jeune Européen. Deux conceptions de l'érotisme entrent en contact et l'on retrouve le résultat de ce contact dans les romans de la période asiatique. Quelques années plus tard, en 1932, Malraux consacre une courte préface à l'édition française de L'Amant de Lady Chatterley de D.H. Lawrence.

Dans cette préface, il élabore quelques-unes de ses "théories" sur l'érotisme et déclare la guerre à ce qu'il nomme le "mythe de l'amour" pour le remplacer par "un nouveau mythe de la sexualité": il veut "faire de l'érotisme une valeur"<sup>5</sup>.

<sup>5</sup>  
LDLC, p. V

L'étape suivante est l'étude que Malraux consacre à Laclos, et plus particulièrement aux Liaisons dangereuses, dans un ouvrage collectif<sup>6</sup>. Laclos lui fournit un prétexte pour expliquer la relation de la sexualité à la volonté, ce qui sera la ligne de force de sa pensée sur l'érotisme dans les oeuvres mentionnées ci-dessus. En dehors de ces oeuvres, l'érotisme brille par son absence. Malraux aborde une autre période de son oeuvre romanesque, où ses héros ne sont plus des aventuriers à l'état pur mais des hommes qui réfléchissent de plus en plus, ce qui n'exclut pas une action tout aussi riche. Il va également s'éloigner de l'aspect romanesque de son oeuvre pour aborder l'univers artistique auquel le destinait sa formation, et se tourner ensuite vers ses "mémoires".

<sup>6</sup> Tableau de la littérature française, Paris, Gallimard, 1962, pp. 377-389.

I - L'EROTISME: HISTORIQUE ET ESSAI DE DEFINITION

"Parler de la nature et du sens de l'obscénité n'est guère moins difficile que de parler de Dieu."<sup>1</sup>  
Ainsi commence un essai qu'Henry Miller consacre à l'étude de l'obscénité. Cette formule pourrait s'appliquer aussi bien à l'érotisme. Quand on entre dans le domaine de la sexualité et de ses dérivés, il est très difficile, sinon impossible, d'en arriver à un accord sur la terminologie et la sémantique. La sexualité ne laisse pas indifférent. Elle a, avec la religion et la politique, la caractéristique de susciter les passions les plus diverses. Selon le point de vue, elle est la source de tous les maux ou la source de tous les biens. Ce n'est pas par caprice que nous l'avons d'abord désignée comme la source de tous les maux. La civilisation judéo-chrétienne a élevé les tabous sexuels au niveau d'une institution.

Dans un article du magazine Life du 13 août 1971, le professeur Richard Gilman, de Yale, décrit la position

<sup>1</sup> Henry Miller, L'obscénité et la loi de la réflexion, Paris, Seghers, 1949, p. 29.

des Pères de l'Eglise et plus particulièrement celle de saint Ambroise sur la sexualité. "La sexualité, hors du mariage, écrit-il, ou dans un unique but de jouissance, est évidemment proscrite."<sup>2</sup> Pour les Pères de l'Eglise, la femme sexualisée est dangereuse, impénétrable et source de damnation. Pour saint Thomas d'Aquin, la femme est une défectuosité, un accident, en un mot "un mâle qui a mal tourné"<sup>3</sup>. Mais avec l'émergence du culte de la Vierge Marie, les femmes se divisent en deux catégories: celles qui sont sans péché, qui n'ont pas de sexualité et qui sont, en fait, des anti-Eves; les autres, des êtres sexués. Pour Gilman la démarcation établie à partir de ces concepts, "entre la madone et la putain, s'est perpétuée jusqu'à notre époque"<sup>4</sup>.

N'allons pas croire cependant que notre civilisation ait le monopole des tabous sexuels. Freud, parmi tant d'autres auteurs qui se sont penchés sur la question, a montré clairement la fréquence de ces tabous chez les peuplades primitives.<sup>5</sup>

<sup>2</sup> p. 51

<sup>3</sup> ibid, p. 52

<sup>4</sup> ibid, p. 52

<sup>5</sup> Sigmund Freud, Totem et Tabou, Paris, Payot, 1965, p.186.

L'association de la sexualité au péché est bien ancrée dans l'esprit de l'homme. Il n'est donc pas étonnant de trouver, quand on consulte les dictionnaires les plus répandus, des définitions de l'érotisme dans le genre de celle-ci: "goût maladif pour tout ce qui concerne l'amour"<sup>6</sup>; ou encore: "goût marqué, excessif ou pathologique pour les choses sexuelles"<sup>7</sup>. Et plus on consulte de dictionnaires, plus on remarque une constante dans la terminologie de l'érotisme. Les définitions que l'on y trouve ne sont jamais positives et elles contiennent toujours des termes négatifs comme: excessif, morbide, maladif et pathologique. Ces termes marquent, à n'en point douter, un refus officiel de l'érotisme. On le fait relever de la médecine comme on le ferait pour le cancer, ou pour une maladie d'origine mentale. Miller écrit: "Ce sont les hommes sur lesquels différentes tentations exercent secrètement un attrait, qui s'évertuent à en préserver les autres; en réalité, sous prétexte de défendre les autres, ils se défendent eux-mêmes, parce que dans leur coeur, ils craignent leur propre faiblesse."<sup>8</sup>

<sup>6</sup> Larousse classique, Paris, Larousse, 1957, p. 417.

<sup>7</sup> Paul Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Paris, Société du Nouveau Littre, 1967, p. 612.

<sup>8</sup> Henry Miller, op. cit., p. 13.

Parallèlement à cette conception négative de la sexualité, il en existe une autre qui tend à grandir l'érotisme. Pour notre civilisation, cela commence à la Renaissance, qui, selon Malraux, a mis au point "la technique physique de l'érotisme"<sup>9</sup>. Les images de la sexualité s'affichaient sur le fronton même des cathédrales<sup>10</sup>, mais c'est à la Renaissance que l'on s'efforce à un certain raffinement dans ce domaine. On voit alors fleurir les blasons anatomiques, qui font un relevé topographique des instruments du plaisir, tels ceux de ce Du Monin:

"VOUS Y TROUVEZ D'ABORD LA NYMPHE CLYTORIDE  
S'OFFRANT D'UN GRACIEUX ACCUEIL POUR ESTRE  
GUIDE AUX NOUVEAUX PELERINS..."<sup>11</sup>

Pour Malraux, le XVIIIe siècle, c'est la naissance de la technique psychologique. Comme il le note dans sa préface à L'Amant de Lady Chatterley: "les hommes de race

<sup>9</sup> LDLC, p. II.

<sup>10</sup> Richard Gilman, op. cit., p. 52.

<sup>11</sup> Albert-Marie Schmidt, La Poésie scientifique en France au XVIe siècle, Lausanne, Rencontre, 1970, p. 347.

blanche découvrent que pour eux une idée peut être plus importante qu'un instrument, et même que la beauté d'un corps"<sup>12</sup>. Cette remarque de Malraux revêt une importance capitale quand on étudie sa conception de l'érotisme. Pour tous les héros de Malraux qui ont une activité érotique, l'imagination ne peut être séparée de l'activité érotique. On peut même dire que sans elle l'érotisme n'existerait pas, tant son rôle est prépondérant.

Continuant son inventaire de l'érotisme, Malraux en arrive au XIXe siècle qui, pour lui, marque l'individualisation de l'érotisme. "... le livre parfait de la fin du XIXe siècle, en ce domaine eût été un supplément à Le Rouge et le Noir où Stendhal nous eût dit comment Julien couchait avec Mme de Rénal et Mathilde, et la différence des plaisirs qu'ils y prenaient tous les trois"<sup>13</sup>.

Nous avons mis en place avec Malraux les deux éléments majeurs qu'il évoque dans son inventaire de l'érotisme: le physique et le psychologique. Nous avons découvert

<sup>12</sup> LDLC, op. cit., p. II.

<sup>13</sup> LDLC, op. cit., p. II.

qu'à côté de la conception négative de l'Eglise, dont le but semble être de faire de l'homme un autre Dieu, il existe un autre homme qui refuse d'oublier qu'il est avant tout un homme, doté de plusieurs attributs dont les sexuels ne sont pas les moindres. Il n'entend pas vivre en être asexué, mais au contraire tient à perfectionner sa sexualité pour en faire un instrument de jouissance de plus en plus efficace.

Pourtant cet homme traîne avec lui un désir d'immortalité qu'il va essayer de réaliser dans la sexualité. Déjà chez Rabelais on retrouve la recherche de "cette sorte d'immortalité bien relative mais encore enviable, qu'assure aux parents la procréation d'enfants faits à leur ressemblance..."<sup>14</sup>.

Plus près de nous, Georges Bataille analyse en détail cette dimension de l'érotisme. Pour lui, "l'érotisme est l'approbation de la vie jusque dans la mort"<sup>15</sup>. Dans

<sup>14</sup> Lucien Febvre, Le problème de l'incroyance au XVIe siècle, La religion de Rabelais, Paris, Albin Michel, 1968, p. 164.

<sup>15</sup> Georges Bataille, L'Érotisme, Paris, UGE, 1965, p. 15.

son esprit, par l'érotisme, l'homme tend à "substituer à l'isolement de l'être, à sa discontinuité, un sentiment de continuité profonde"<sup>16</sup>.

Il est intéressant de noter l'importance qu'attache Bataille à l'isolement de l'individu et au sentiment de discontinuité qu'il ressent. Chez Malraux, des hommes comme Garine et ses amis révolutionnaires ressentent tragiquement l'isolement de l'être, perdu dans une masse anonyme. Pour faire émerger l'individu de la foule, leur action ne sera pas essentiellement érotique, mais politique. En ce sens, l'érotisme n'occupe pas une place prépondérante dans l'oeuvre de Malraux. Teinté de marxisme, il place en tête des moyens de libération, pour l'individu, l'action politique. L'érotisme devient alors un accessoire, important certes, mais relégué au second plan et confié à une certaine catégorie d'individus. Les asiatiques de ses romans semblent ignorer l'érotisme. Faut-il en chercher la raison dans les paroles du Ling de La Tentation de l'Occident? Il nous apprend que pour le Chinois la femme n'est pas l'être unique que l'Européen voit en elle; aussi ne lui attache-t-il pas autant d'importance.

<sup>16</sup> Georges Bataille, op. cit., p. 20.

Les Européens, au contraire, dans les romans de Malraux que nous étudions, placent immédiatement après l'action politique, l'activité érotique comme instrument de leur libération individuelle.

Dans notre recherche d'une définition de l'érotisme nous avons posé comme base l'activité sexuelle. Mais qui dit activité sexuelle ne dit pas nécessairement activité érotique. Quand alors s'effectue le passage? Empruntant la définition de Bataille, on peut dire que ce passage se fait quand l'activité sexuelle "n'est pas rudimentaire, qu'elle n'est pas simplement animale"<sup>17</sup>. L'élément majeur qui intervient dans cette transformation d'une activité qui autrement demeurerait purement animale, c'est "une recherche psychologique indépendante de la fin naturelle donnée dans la reproduction"<sup>18</sup>.

Cet aspect psychologique de l'érotisme dépasse le niveau purement hédoniste pour atteindre l'intellect

<sup>17</sup> Georges Bataille, op. cit., p. 34.

<sup>18</sup> Georges Bataille, op. cit., p. 15.

même de l'individu. Ce qui semble être mis en question, c'est d'abord la vie intérieure. Face à cet individu s'en situe un autre que l'on nomme "partenaire". Ce terme est pourtant impropre pour définir l'objet du désir. L'érotisme suppose au minimum deux personnes physiques, et Malraux n'échappe pas à cette contingence. En effet, on ne retrouve pas dans ses romans d'exemples d'auto-érotisme.

Partant de cette prémisse, nous pouvons établir que l'individu cherche sans cesse au dehors l'objet de son désir. Cette recherche est "l'un des aspects de la vie intérieure de l'homme"<sup>19</sup>. En apparence, elle exige l'autre. En réalité, elle ne recherche que soi. Ce que l'individu recherche dans l'érotisme c'est lui-même. La présence du "partenaire" n'est qu'une contingence. Bien sûr, elle est essentielle, mais l'érotisme, selon Malraux, en fait un mal nécessaire auquel il n'est pas utile de donner une vie propre.

A ce propos, il faut noter l'insignifiance des "partenaires" dans les romans de Malraux. Les romans de Malraux sont des romans "à hommes" où les femmes n'ont pas

<sup>19</sup> Georges Bataille, op. cit., p. 33.

de vie propre. Elles existent en fonction d'un homme qu'elles doivent satisfaire sexuellement: elles n'existent pas pour elles-mêmes. Ce sont pour la plupart des femmes vénales, ou sur lesquelles l'homme peut facilement exercer sa domination sans crainte d'un refus. On comprend alors que l'on puisse difficilement leur appliquer le qualificatif de "partenaires". Elles sont plutôt des objets au sens physique du terme, des bêtes à plaisir qui ne se doutent pas du rôle qu'elles jouent dans l'aventure érotique de l'homme.

Cela nous amène à parler de la contrainte qui découle directement de la domination exercée par l'homme au cours de son activité érotique. Dans son étude sur Laclos, Malraux revient assez souvent sur la contrainte: "Il y a érotisme dans un livre dès qu'aux amours physiques qu'il met en scène, se mêle l'idée d'une contrainte."<sup>20</sup>

Explicitant sa pensée, il continue: "Tout au long de cette célèbre apologie du plaisir, pas un couple,

<sup>20</sup> TLF, p. 386.

une seule fois, n'entre dans un lit sans une idée de derrière la tête ... et cette idée c'est presque toujours, la contrainte."<sup>21</sup>

Dans son esprit, érotisme et contrainte sont intimement liés, à tel point qu'il ne considère pas cette association comme originale: "... l'originalité, c'est que le moyen de contrainte ne soit plus la force, mais la persuasion."<sup>22</sup>

Quand on associe la contrainte à l'érotisme, on voit poindre à l'horizon le sadisme. Des images de violence physique, comme celles auxquelles le marquis de Sade nous a habitués, nous viennent à l'esprit. Chez Sade, la violence est directement liée à la sexualité. Elle en est en quelque sorte l'aiguillon dans sa brutalité réelle. Chez Malraux, la situation est différente: érotisme et contrainte sont associés mais la contrainte atteint chez lui un raffinement qu'elle n'atteint pas chez Sade. Les héros de Malraux ne rattachent pas directement la violence physique à la

<sup>21</sup> TLF, p. 386.

<sup>22</sup> TLF, p. 387.

jouissance sexuelle, ce qui ne signifie pas qu'ils l'ignorent. La violence physique et le sadisme sont évoqués chez Malraux, mais plutôt dans l'ordre des fantasmes que dans l'action réelle. Dans les nombreuses conversations qu'ont Perken et Claude dans La Voie royale, Perken relate souvent des incidents où cruauté et sexualité procèdent l'un de l'autre. Il est quelquefois difficile de dire si ces événements sont réels ou imaginaires. Ils ont un peu l'allure de ces histoires que se racontent les hommes quand ils sont "entre eux". D'autre part, ces incidentes érotico-sadiques concernent, dans la plupart des cas, des personnages qui ne sont pas des Européens. Tel ce chef de tribu qui fit crever les yeux à l'amant de sa femme en lui disant qu'il ne la verrait jamais plus. Le chef fit ensuite lier les deux "coupables" sur un radeau, lequel fut abandonné sur un cours d'eau. Malgré ces "souvenirs" racontés par les héros de Malraux, nous ne voyons pas ceux-ci user de sadisme dans leurs activités sexuelles. Pour eux, la domination de la partenaire va de soi sans qu'il soit nécessaire de faire preuve de violence pour en arriver à ses fins. Il existe des moyens de contrainte plus discrets mais dont l'efficacité est tout aussi

grande. Parmi ces moyens "le mensonge" ... qui est "le moyen le plus fin de contrainte: agir sur une partie de l'esprit de la personne à séduire, pour que cette partie contraigne la personne entière"<sup>23</sup>.

Pourtant le mensonge n'est pas vraiment essentiel dans le cas des héros de Malraux. Le fait qu'ils soient Européens dans un milieu asiatique rend leurs contacts avec les femmes d'autant plus faciles. Nous avons parlé de la femme asiatique, telle que la décrit Ling. Elle n'a pas les dimensions de la femme européenne. D'autre part, les Asiatiques des romans de Malraux peuvent difficilement être comparées aux Européennes. Elles font partie de la catégorie des femmes vénales: courtisanes ou simples prostituées. Il est donc inutile que dans leurs relations avec elles les hommes aient à déployer l'éventail de leurs moyens de séduction. Quand la femme est différente de celles dont nous venons de parler, la situation n'est plus la même. C'est le cas de Valérie de La Condition humaine, qui se dresse face à Ferral. Elle a les moyens de jouer avec lui, un peu comme le chat fait avec la souris. Mais dans quelle mesure Valérie est-elle vraiment une femme? De par sa combativité

<sup>23</sup> TLF, p. 387.

et son agressivité, elle s'apparente beaucoup plus à l'homme qu'à la femme. Elle ne ressemble en rien aux "partenaires" passives, telle cette courtisane qui ne rechigne pas quand Ferral décide de passer outre au cérémonial habituel des courtisanes pour la posséder sans façon. Face à ces "esclaves" de l'amour, nous avons une Valérie qui dicte ses conditions et qui n'admet pas la discussion. Elle ne se donne qu'en apparence, et à son gré.

Face à ces deux types de femmes, la contrainte par la force n'aurait pas de valeur. Quant à la contrainte par le mensonge, on peut entrevoir son efficacité si l'on considère que l'argent donné aux prostituées et les cadeaux offerts à Valérie sont des formes de mensonges destinés à "agir sur une partie de l'esprit de la personne à séduire, pour que cette partie contraigne la personne entière"<sup>24</sup>.

La mort joue un grand rôle dans l'oeuvre de Malraux. Elle n'est pas toujours liée à la sexualité. Quand elle s'associe à la libération de l'individu par l'action politique, elle a valeur de symbole et de sacrifice.

<sup>24</sup> TLF, p. 387.

Elle est un des moyens utilisés pour servir la "cause". Tchen est le parfait exemple de l'individu qui accueille la mort avec sérénité, pour ne pas dire avec indifférence, car elle représente sa part dans la lutte de libération du peuple chinois.

A côté de cette mort "rituelle", il y en a une autre, associée à la sexualité. Comme le note Fitch: "... une des constantes de l'érotisme dans ces romans: son lien étroit avec la mort. L'expérience sexuelle et celle que subit l'homme en face de la mort se trouvent souvent évoquées ensemble."<sup>25</sup> La mort possède une valeur sexuelle indéniable pour des hommes comme Claude Vanec et Perken, par exemple. Ces deux aventuriers possèdent en commun "l'obsession de la mort"<sup>26</sup>, ce qui fait qu'ils s'acceptent mutuellement. Elle agit comme catalyseur entre ces deux personnages, d'autre part si différents: Claude, l'aventurier à la recherche de statues qui lui permettront de réaliser un gain rapide, et Perken pour qui vivre n'est

<sup>25</sup> Brian T. Fitch, Les deux univers romanesques d'André Malraux, Paris, Archives des lettres modernes, 1964, p. 46.

<sup>26</sup> VR, p. 37.

pas vivre quand il ne peut dominer sexuellement ou autrement. Pour Perken, l'argent n'a de valeur qu'instrumentale, pour asseoir solidement sa domination.

La mort est donc pour eux un point de rencontre et elle s'associe à la sexualité. Pour Claude: "L'austère domination dont il venait de parler à Perken, celle de la mort, se répercutait en lui avec le battement du sang à ses tempes, aussi impérieuse que le besoin sexuel."<sup>27</sup> Et Perken, parlant de ses contacts avec la mort:

"- J'ai failli mourir: vous ne connaissez pas l'exaltation qui sort de l'absurdité de la vie, lorsqu'on est en face d'elle comme d'une femme dé ....

Il fit le geste d'arracher.

- ...déshabillée. Nue, tout à coup ..."<sup>28</sup>

Moeller parle de "vertige sexuel devant la mort" et de "vertige de la mort devant l'érotisme"<sup>29</sup>. Ce thème, dit-il, remplit toute La Voie royale. Il est omniprésent.

<sup>27</sup> VR, p. 37.

<sup>28</sup> VR, p. 109.

<sup>29</sup> Charles Moeller, Littérature du XXe siècle et christianisme, tome III, Espoir des hommes, Tournai, Casterman, 1963, pp. 164-165.

Au moment où Vannec et Perken sont prisonniers des Moïls, une blessure au genou marque pour lui le commencement de la fin. Il s'avance vers la tribu hostile, assemblée autour du chef. Il éprouve à ce moment-là "l'exaltation de jouer plus que sa mort"<sup>30</sup>. Il joue sa liberté. Il se jette "sexuellement sur cette liberté à l'agonie, soulevé par une volonté forcenée se possédant elle-même devant cette imminente destruction, ..." <sup>31</sup>. Nous retrouvons dans cet épisode un des thèmes majeurs de l'érotisme chez Malraux. En plus de l'association érotisme-mort, nous y retrouvons la contrainte. La mort ne peut pas être que la mort. Elle dépasse la simple cassure physique. D'ailleurs, comme le dit Perken, quelques instants avant de mourir:

"- Il n'y a pas ... de mort ... il y a seulement moi ...

Un doigt se crispa sur la cuisse.

- ... moi ... qui vais mourir ..." <sup>32</sup>

Cette même contrainte de la mort on la retrouve chez Garine qui refuse obstinément de l'accepter tant qu'il

<sup>30</sup> VR, p. 131.

<sup>31</sup> VR, p. 134.

<sup>32</sup> VR, p. 182.

n'est pas prêt à le faire, c'est-à-dire, au moment où il croit qu'il peut quitter la Chine sans avoir l'impression de laisser tomber la Révolution.

La mort ne peut être acceptée simplement pour les héros de Malraux. C'est un acte qui se joue sur la grande scène du moi; avec l'exaltation de Kyo, par exemple: "Non, mourir pouvait être un acte exalté, la suprême expression d'une vie à quoi cette mort ressemblait tant..."<sup>33</sup>. Elle se joue comme se joue la vie du révolutionnaire Katow qui donne son cyanure à un compagnon de cellule et qui sait fort bien qu'il risque d'être jeté, vivant, dans une chaudière de locomotive. Elle couronne, en quelque sorte, une vie, et doit en être digne. Une vie, une mort qui laissent une cicatrice sur la carte, comme dit Perken.

L'érotisme est donc omniprésent dans les premiers romans de Malraux. Boisdeffre le qualifie d'"obsédant". Il souligne avec justesse que la double obsession de l'érotisme et de la mort exclut "la médiation par excellence" qu'est l'amour humain. Son affirmation est vraie, à une

<sup>33</sup> CH, p. 247.

exception près. En effet, le couple n'existe pas dans les romans que nous étudions, si ce n'est celui que forment Kyo et May dans La Condition humaine. Notons cependant que Kyo ne peut être rangé dans la catégorie des aventuriers, où l'on peut classer Perken, Vannec, Ferral, Garine et les autres.

Il ne participe pas du même folklore que ces Européens transplantés en Asie. Ces derniers, aventuriers de leur état, furent vraisemblablement une civilisation qui ne ressemble pas à leurs aspirations. L'Orient est pour eux une aventure. Malgré leurs attaches à leur nouveau monde, ils demeurent des étrangers. Leur connaissance physique de l'Orient ne va pas sans une connaissance livresque qui répond à leurs désirs de domination. Le Ling de La Tentation de l'Occident a fort bien expliqué le peu de place qu'occupe la femme dans la société chinoise et plus particulièrement dans les relations sexuelles. Dans leur mépris de la femme, les héros de Malraux sont des Chinois, semblables à ce vieux Chinois de La Condition humaine qui explique ses conceptions à Gisors, père de Kyo.

"Il est bon qu'existent la soumission absolue de la femme, le concubinage et l'institution des courtisanes ... c'est parce que nos ancêtres ont pensé ainsi qu'existent ces belles peintures ..." <sup>34</sup>.

La sexualité dominatrice est une caractéristique chinoise, comme le constate Gisors alors que Tchen vient de lui confirmer que la première femme qu'il a eue était une prostituée. Et Tchen continue: "Je suis Chinois." Gisors conclut: "Non ... Sauf peut-être par sa sexualité." <sup>35</sup>

Et voici Kyo, le moins Chinois des Chinois dans le domaine de la sexualité. Pour lui, point de contrainte envers la femme. Il connaît l'amour auprès de May. L'amour avec les tourments qu'engendre l'infidélité de l'un des partenaires. En ce sens, Kyo vit dans un univers romantique à l'européenne, que méprisent des hommes comme Ferral et Perken. Faut-il chercher les sources de l'amour de Kyo dans cette phrase de Perken: "Les hommes jeunes comprennent mal ... comment dites-vous? ... l'érotisme. Jusqu'à la quarantaine, on se trompe, on ne sait pas se délivrer de l'amour." <sup>36</sup> L'amour est un maître exigeant;

<sup>34</sup> CH, p. 47.

<sup>35</sup> CH, p. 50.

<sup>36</sup> VR, p. 7

ne le vivent que ceux qui en sont capables. Dans l'univers romanesque de Malraux il est un lien qui restreint l'activité de l'homme qui se veut libre. L'érotisme, lui, n'attache pas, sinon à soi-même. Il permet la domination que n'autorise pas l'amour. On comprend alors le peu de place qu'occupe l'amour dans l'univers romanesque de Malraux. Le contraire aurait été incompatible avec les personnages qui peuplent cet univers.

\*\*\*\*\*

## II - L'EROTISME: UNE RECHERCHE DE SOI

Une des différences essentielles, dans leurs relations avec la femme, qui séparent l'Occidental de l'Oriental, c'est que pour ce dernier ~~l'autre n'existe pas~~ vraiment. Picon y voit la raison de la vogue de l'érotisme en Occident. "Il y a un érotisme en Occident parce que la vie sexuelle y devient un problème parce que l'autre pour l'Occidental existe, alors qu'il n'existe pas pour l'Oriental."<sup>37</sup> Cette reconnaissance de l'existence de l'autre conduit à vouloir "pénétrer dans la conscience intime" d'autrui, et crée "la tragédie de l'Occidental"<sup>38</sup>. A.D. note dans La Tentation de l'Occident que "tout le jeu érotique est là: éprouver ses sensations propres et imaginer celles du partenaire"<sup>39</sup>. Alors que l'Asiatique ne se préoccupe pas de ce que peut penser ou ressentir la femme avec laquelle il a des relations sexuelles, se contentant de prendre son corps et d'apprécier sa beauté,

<sup>37</sup> Gaétan Picon, André Malraux, Paris, Gallimard, 1945, p. 67.

<sup>38</sup> Gaétan Picon, op. cit., p. 67.

<sup>39</sup> TO, p. 102.

il en va tout autrement de l'Européen. Ce dernier éprouve un désir ardent d'aller au-delà des corps pour atteindre l'esprit et l'âme. Vaine tentative, soutient le Chinois, car la femme n'est pas l'être unique que vous croyez: "... les courtisanes les plus recherchées ont presque toujours dû s'incliner devant de jeunes garçons préparés par douze ou quinze ans d'études..."<sup>40</sup>.

Cette volonté de l'Occidental est liée à l'exigence d'une affirmation personnelle. Tout se passe comme si ce dernier était un instable, éprouvait à l'intérieur de soi la présence d'un vide et faisait, au moyen des relations sexuelles, une tentative pour combler ce vide intérieur.

N'oublions pas que les héros de Malraux sont des déracinés, ce qui ne manque pas de créer chez eux une solitude profonde, qui normalement n'existerait pas dans leur milieu d'origine. La solitude provoque un repli sur soi, étant donné la difficulté de communiquer avec

<sup>40</sup> TO, p. 84.

l'extérieur. Il en résulte une sur-valorisation du moi, ce que Picon nomme "une existence trop consciente d'elle-même"<sup>41</sup>.

La femme fournit à son partenaire un moyen de se connaître mais on ne saurait parler de communication. "Il semble que vous preniez sa main [celle de la femme] pour la poser sur votre épaule: elle vous intéresse parce qu'elle vous saisit, mais c'est vous qui vous efforcez à lui permettre de vous saisir. Dans la mesure où vous voulez la comprendre, vous vous identifiez à elle."<sup>42</sup>

Ce geste de saisir est assez significatif de la brutalité des relations entre l'homme et la femme. Dans ce geste il ne saurait avoir place pour la communication. L'homme et la femme demeurent deux existences bien distinctes l'une de l'autre. "Le rapport sexuel chez Malraux ne rapproche jamais les deux êtres; il les met et les garde face à face."<sup>43</sup>

<sup>41</sup> Gaétan Picon, op. cit., p. 68.

<sup>42</sup> TO, p. 87.

<sup>43</sup> Brian Fitch, Les deux univers romanesques d'André Malraux, Paris, Archives des lettres modernes, 1964, p. 42.

Quelles sont les motivations de l'homme dans son désir (inconscient ou non) de ne pas communiquer avec sa partenaire? Pour Fitch, "l'homme doit toujours garder intacte la confrontation initiale des deux êtres, l'élément d'opposition, en se tenant toujours un peu à l'écart de la femme parce qu'il a besoin d'un certain recul pour que son imagination puisse s'exercer sans subir la contrainte des faits que lui apporterait une véritable connaissance de sa partenaire."<sup>44</sup>

On ne peut minimiser l'importance de l'imagination, dans l'érotisme de Malraux, sans risquer de n'y rien comprendre. Elle en est une constante. Dans "D'une jeunesse européenne (1927), il établit déjà deux ordres de sensations: "les nôtres et celles que nous prêtons à notre partenaire"<sup>45</sup>.

Il importe peu que l'homo eroticus mis en scène par Malraux connaisse les sentiments de la femme avec laquelle il a des relations sexuelles. Il est l'homme fort qui

<sup>44</sup> Brian T. Fitch, op. cit., p. 43.

<sup>45</sup> cité par Fitch, op. cit., p. 43.

n'a besoin de personne pour se compléter. D'ailleurs, le voudrait-il qu'il en serait incapable. Autour de son moi se dresse un mur infranchissable. La tragédie est là dans l'incommunicabilité totale. "Malgré la contraction des commissures des lèvres, ce corps affolé de soi-même s'éloignait de lui sans espoir; jamais il ne connaîtrait les sensations de cette femme, jamais il ne trouverait dans cette frénésie qui le secouait autre chose que la pire des séparations. On ne possède que ce qu'on aime."<sup>46</sup>

C'est Perken qui parle, ce même Perken qui avouait à Claude Vannec: "Et puis rendez-vous compte de ce que c'est que ce pays. [Il parle du Laos.] Songez que je commence à comprendre leurs cultes érotiques, cette assimilation de l'homme qui arrive à se confondre, jusqu'aux sensations, avec la femme qu'il prend, à s'imaginer elle sans cesser d'être lui-même."<sup>47</sup>

<sup>46</sup> VR, pp. 157-158.

<sup>47</sup> VR, pp. 62-63.

La femme n'est en sorte que l'autre pôle du plaisir de l'homme. L'homme la refuse, car elle risque de devenir pour lui la tentation du monde réel. En l'imaginant, plutôt qu'en la voyant telle qu'elle est, il peut superposer au monde réel un autre monde plus conforme à ses désirs. Dans ce refus du réel, dans cette fuite, l'imagination joue un rôle capital. A cet égard, les relations de Ferral avec Valérie sont assez significatives. Ferral voudrait posséder Valérie, il ne veut pas être l'amant occasionnel, l'homme qui n'a qu'à payer pour posséder une femme. Pourtant, Valérie se dérobe toujours. Devant cette résistance Ferral s'enfuit dans le monde de l'imaginaire, plus apte à le satisfaire. Un des épisodes où l'on retrouve cette escapade dans le monde du rêve, c'est celui où Ferral arrive à un rendez-vous auquel ne se présente pas Valérie. Sa première réaction est de se sentir humilié, mais il se rend vite compte qu'un homme dans sa situation ne peut en rester là. Il monte dans la chambre occupée par Valérie et y trouve ses vêtements encore imprégnés d'elle. Il est près de céder à la colère: "Il faillit déchirer ces vêtements encore saturés de sa présence."<sup>48</sup> Il se resaisit

<sup>48</sup> CH, p. 179.

et plonge dans l'imaginaire: "A l'instant même où le pyjama quitta sa main, la légende d'Hercule et d'Omphale envahit brusquement son imagination - Hercule habillé en femme d'étoffes chiffonnables et tièdes comme celles-ci, humilié et satisfait de son humiliation."<sup>49</sup>

L'humiliation ressentie par Ferral à la suite du rendez-vous manqué avec Valérie constitue pour lui une négation de son moi. Le refus de Valérie l'atteint dans ce qu'il a de plus précieux, sa dignité d'homme. Sa réaction est celle qu'il croit à la mesure de l'homme. Causant avec Gisors, il réaffirme la solitude du mâle: "Mais l'homme peut et doit nier la femme: l'acte, l'acte seul justifie la vie ... Un homme est la somme de ses actes, de ce qu'il a fait, de ce qu'il peut faire. Rien autre. Je ne suis pas ce que telle rencontre d'une femme ou d'un homme modèle de ma vie; je suis mes routes, mes ..." <sup>50</sup>.

Pourtant cet homme qui nie la femme ne peut se dérober à elle. Elle est sa drogue. "Il allait se faire juger chez les femmes, lui qui n'acceptait aucun jugement." <sup>51</sup>

<sup>49</sup> CH, p. 180.

<sup>50</sup> CH, p. 185.

<sup>51</sup> CH, p. 187.

Il serait peut-être plus juste de dire qu'il va se juger chez les femmes, que le sexe est pour lui le catalyseur qui lui permet de se révéler à lui-même. Curieuse attitude que celle de ce Ferral qui se regarde dans un miroir. Il s'y donne en spectacle à lui-même, et ce qu'il voit ne le rassure pas. Dans la femme il ne voit que sa propre image, "un ennemi"<sup>52</sup>. S'il est encore besoin de se convaincre de ce fait, écoutons-le: "Son plaisir jaillissait de ce qu'il se mit à la place de l'autre ... En somme il ne couchait jamais qu'avec lui-même, mais il ne pouvait y parvenir qu'à la condition de n'être pas seul."<sup>53</sup>

Le besoin de l'autre est seulement physique, même s'il est indispensable pour permettre à Ferral de se voir et de se posséder. Sa propre connaissance lui échappe tant qu'il n'arrive pas à se contraindre par l'intermédiaire de l'autre. Et là encore il se heurte au mur de l'incommunicabilité avec soi. "... sa volonté de puissance n'atteignait jamais son objet, ne vivait que de le renouveler..." Et cette

<sup>52</sup> CH, p. 187.

<sup>53</sup> CH, p. 188.

possession qu'il croit exister n'est qu'une apparence. Il sait qu'il lui faut "les yeux des autres pour se voir, les sens d'une autre pour se sentir"<sup>54</sup>. Cependant il n'arrive pas à se posséder alors qu'il croit posséder l'autre. "On ne possède que ce qu'on aime," dit Perken.<sup>55</sup>

Toute la recherche de Ferral débouche sur l'absurde. Il n'arrive pas à assumer sa propre condition, pas plus qu'il n'arrive à s'en évader. Sa tentative d'évasion se limite à l'oubli temporaire des corps, dans un monde irréel illustré par la peinture qui se trouve au-dessus du lui de la courtisane chinoise: "...sur un monde décoloré où erraient des voyageurs, deux squelettes exactement semblables s'étreignaient en transe"<sup>56</sup>.

L'analyse que nous venons de faire des relations entre Ferral et Valérie nous indique clairement le besoin qu'éprouve Ferral de s'évader dans l'imaginaire. Nous trouvons que cette situation est explicitée dans La Tentation

<sup>54</sup> CH, p. 188.

<sup>55</sup> VR, p. 158.

<sup>56</sup> CH, p. 188.

de l'Occident, et juxtaposée à la réalité qu'est la vie de tous les jours.

Fitch écrit que "l'homme est ce qu'il rêve, aussi bien que ce qu'il est quand il ne rêve pas"<sup>57</sup>. Rêverie et réalité s'entremêlent sans qu'il soit toujours possible d'établir des frontières nettes. Témoin le jeune Français décrit dans une lettre de A.D. "Le jeune Français dont une heure de désœuvrement a fait Napoléon accomplit les gestes de l'empereur qui l'ont ému, mais l'empereur c'est lui. Des schèmes de vies célèbres le dirigent, et courbent un instant son imagination docile qui tout à coup les domine à son tour."<sup>58</sup>

Ce jeune Français est le Napoléon qui vit en lui. Leurs deux personnalités se confondent presque. Qui est qui? La question se pose. Poussée à l'extrême, cette assimilation conduirait à la mythomanie, comme c'est le cas pour le baron de Clappique de La Condition humaine. Mais la mythomanie est un produit marginal dans les romans de Malraux. L'ima -

<sup>57</sup> Brian T. Fitch, op. cit., p. 7.

<sup>58</sup> TO, p. 98.

gination n'y conduit pas inéluctablement, car un homme comme Ferral sait revenir sur terre, tout comme le "jeune Français".

"Par instants, sur cette folie, s'appuie une lucidité parfaite: le général imaginaire prépare des plans logiques et repousse des difficultés supposées à l'aide de méthodes précises."<sup>59</sup> Voici donc les deux facettes du moi: le rêve, et la vie pleinement volontaire et consciente. La lucidité s'installe au beau milieu de la rêverie comme nous venons de le voir.

Fitch note que la rêverie détruit la continuité du moi. Se déroule alors un combat entre la conscience lucide et l'inconscient. La conscience lucide possède une vie intermittente, alors que l'inconscient, lui, jouit de la continuité. Cette prépondérance de l'inconscient sur le conscient pose un sérieux problème pour la liberté de l'individu. Dans quelle mesure celui-ci accomplit-il les actes qu'il veut vraiment accomplir? Est-il l'esclave d'un inconscient tyrannique qui lui dicte chacune de ses actions? Prenons le cas de Perken et tentons de démêler cette situation.

<sup>59</sup> TO, p. 99.

Perken vit dans un monde imaginaire. A première vue, ce monde est entièrement orienté vers la puissance pour la puissance. Mais si l'on gratte un peu, on s'aperçoit que cette volonté de puissance est orientée vers une partie bien définie de l'humanité: les femmes. Ces dernières peuplent l'univers imaginaire de Perken. Elles sont omniprésentes dans ses rêves et dans ses conversations, quand elles ne sont pas dans son lit. "Des femmes, rien que des femmes... Un village de femmes ... ça ne vous touche pas cette atmosphère où il n'y a rien de masculin, toutes ces femmes, cette torpeur si ... si violemment sexuelle?"<sup>60</sup>

Tout pour lui se réduit à la dimension sexuelle. "Des coups répétés, de la perte de sa lucidité, un plaisir érotique montait, comme de tout combat lent; ces coups de nouveau, l'attachaient à la pierre."<sup>61</sup> La sexualité semble être l'unique raison de sa vie. A tel point qu'elle fait oublier tout ce qu'il faut endurer pour y arriver. "... mais que tout ce que je pense soit pourriture je m'en fous parce qu'il y a les femmes."<sup>62</sup> "Dans la région où je réside je

<sup>60</sup> VR, p. 98.

<sup>61</sup> VR, p. 85.

<sup>62</sup> VR, p. 62.

je suis libre. Si je suis armé, j'y tiendrai jusqu'à ma mort. Et il y a les femmes."<sup>63</sup>

A la lecture de ces exemples, que l'on pourrait multiplier "ad nauseam", faut-il encore se poser la question de la liberté de Perken? Chacun des gestes de sa vie, en apparence consciente, est conditionné par son univers imaginaire peuplé de rêves sexuels. Pourtant la prépondérance de son inconscient n'exclut pas des moments de lucidité où la réalité lui apparaît dans toute sa dureté. Mais ces instants sont brefs et la violence du refus qu'il leur oppose le ramène bien vite dans son univers de rêve où pour lui se trouve la vraie vie, celle qu'il peut créer au gré de ses désirs.

"A tout jamais, la partie consciente du moi sera doublée par une partie inconsciente qui diluera sa liberté jusqu'au point où il sera impossible de savoir si nos actions sont déterminées par le moi conscient ou, au contraire, par le moi inconscient, ou, enfin par les deux à la fois. Le

<sup>63</sup> VR, p. 61.

moi ne peut plus être considéré comme pure conscience, c'est-à-dire pure lucidité, et le concept même d'un moi permanent est devenu insoutenable."<sup>64</sup>

Cette explication de Fitch n'est pas totalement justifiable quand on analyse les comportements des héros de Malraux. Avec raison il définit deux états du moi, et il établit la discontinuité du moi qui en résulte. Mais la distinction qu'il établit entre les deux moi, l'inconscient et le conscient, serait plus juste s'il parlait du conscient et du subconscient. Il s'en rend compte, dans une certaine mesure, quand il conseille la prudence en ce domaine. Il note que la rêverie relève plus du subconscient que de l'inconscient. L'inconscience nie la liberté de l'individu, alors que le subconscient admet sa participation même si celle-ci se fait de façon restreinte.

Malraux donne en exemple l'attitude des gens sortant du spectacle.

"Regardez les gens qui sortent lorsque le spectacle est terminé: vous retrouverez sous leurs gestes ceux des personnages qu'ils

<sup>64</sup> Brian T. Fitch, op. cit., p. 7

viennent de suivre. Comme ils traversent héroïquement les avenues! Dans l'esprit des Européens, mon cher Ami, des disques vierges de phonographe sont cachés. Certains mouvements, qui affectent notre sensibilité, s'y gravent."<sup>65</sup>

A travers ces quelques lignes de La Tentation de l'Occident, on voit apparaître Perken avec ses "petits disques de phonographe" gravés tout au long de sa vie sexuelle, réelle ou imaginaire.

"Ces mouvements qui affectent" la sensibilité, ce sont ceux de la ligne des prostituées, au bordel de Djibouti: "s'arrêtant, la tête et les épaules immobiles, les yeux fermés, tendue, se libérant en faisant vibrer sans fin les muscles durs de ses fesses et de ses seins droits..."<sup>66</sup>, Ou bien la scène qui se déroule dans cet autre bordel à Paris: "Au salon il y avait une seule femme, attachée sur un chevalet par des cordes, un peu Grand-Guignol, les jupes relevées..."<sup>67</sup>. Ou encore cet "homme qui se faisait attacher, nu, par une femme, dans une chambre obscure, pendant une heure..."<sup>68</sup>.

<sup>65</sup> TO, p. 97.

<sup>66</sup> VR, p. 8.

<sup>67</sup> VR, p. 9.

<sup>68</sup> VR, p. 10.

Ce sont là les souvenirs dont Perken meuble son subconscient et qui font que sa liberté est une chose bien relative. Il est un être conditionné, bien davantage qu'un individu libre. Il serait cependant excessif de dire que Perken s'apparente à l'animal ou tout au moins qu'il s'en approche, à cause des réflexes conditionnés qui le font agir. Contrairement à l'animal que l'on conditionne, il conserve des moments de lucidité et la capacité d'enregistrer des "petits de phonographe" en fonction de nouvelles orientations possibles. Quant aux "disques" déjà enregistrés, ils ne l'ont sûrement pas été complètement à son insu et sans qu'il y prenne une part plus ou moins active.

A travers cette jungle psychologique un fait demeure: la discontinuité du moi, dont Georges Bataille fait un des thèmes majeurs de son étude sur l'érotisme. Dans cette optique Perken fait face à sa propre expérience du vide intérieur et à son isolement dans l'univers. Pour lui la démarche érotique est une tentative capitale qui remet l'être en question. Il en résulte un combat qui en des circonstances normales trouverait son expression dans la reproduction. Mais on sait que Perken refuse cette possibilité qui risquerait de l'attacher. Il conserve l'illusion de la liberté. C'est pourquoi il s'est facilement détaché de la seule femme qu'il croit avoir aimée: Sarah,

au moment où elle vieillissait. Son désir d'éternité trouve son expression dans cette phrase où il affirme sa volonté de "laisser une cicatrice sur cette carte".

"Puisque je dois jouer contre ma mort, dit-il, j'aime mieux jouer avec vingt tribus qu'avec un enfant ... Je voulais cela comme mon père voulait la propriété de son voisin, comme je veux des femmes."<sup>69</sup>

La démarche de Perken et celle de Ferral dans leurs recherches du moi débouchent sur une impasse. Leur désir de continuité demeure vain et le fossé qui les isole des innombrables partenaires auprès desquelles ils se cherchent s'élargit à chaque contact. C'est la tragédie de celui qui s'aperçoit de son incapacité de communiquer non seulement avec l'autre mais aussi avec lui-même.

Jamais Perken ni Ferral n'arrivent à comprendre les sensations de leurs partenaires, ce qui serait un premier pas vers la prise de conscience. Ils demeurent des spectateurs incapables de progresser vers la connaissance, malgré leur désir de le faire. Ils sont leurs propres victimes alors qu'ils voudraient être des maîtres.

<sup>69</sup> VR, p. 60.

Perken demeure l'esclave des corps qu'il croit posséder. Sans qu'il veuille l'admettre, ce sont eux qui agissent sur lui. Et, tel ce Grabot émasculé, son sexe qu'il associe à la puissance est en fait le signe de son impuissance.

Le cas de Ferral n'est pas différent. Grand brasseur d'affaires qui a réussi à se créer une situation enviable, il se voit respecté par les autochtones, tel le gérant de l'hôtel qui n'ose le contrarier. Aux yeux du monde il est le symbole de la puissance. Mais devant un jupon, il se sent tout chose.

Tous deux sont intoxiqués par la femme, par "la femme complément d'un sexe"<sup>70</sup>. Qu'ils viennent à en manquer, ils sont comme un fumeur d'opium privé de sa boulette.

Malraux utilise l'image du joueur pour décrire l'état d'esprit de Ferral, après l'humiliation que lui a

<sup>70</sup> VR, p. 7.

infligée Valérie. Ferral tremble, ne se possède plus.  
"Il faut toujours s'intoxiquer; ce pays a l'opium, l'Islam  
le Haschich, l'Occident la femme ..."<sup>71</sup> La femme comme la  
drogue est un "repos, un voyage"<sup>72</sup>. C'est aussi le sommeil  
qui apporte la paix, la paix avec soi-même qui permet de  
croire un instant que toute cette quête du moi n'est pas  
vaine, qu'elle peut un jour aboutir.

On voit l'illusoire d'une telle situation. La  
fin logique ne peut en être que l'écroulement de l'individu.  
Pour Perken ce sera une mort qu'il refusera en affirmant  
l'illusion de son moi jusqu'au dernier instant. Quant à  
Ferral, il verra se désagréger, impuissant, le Consortium  
qui représentait pour lui la conscience lucide. Le réel  
pour lui s'effondre.

\*\*\*\*\*

<sup>71</sup> CH, p. 185.

<sup>72</sup> CH, p. 187.

### III - EROTISME ET CONTRAINTE

"Laissons le braconnier obscur tuer à l'affut le cerf qu'il a surpris: le vrai chasseur doit le forcer." C'est par cette phrase, tirée des Liaisons dangereuses, que Malraux caractérise la marquise de Valmont.<sup>73</sup> La marquise est à ses yeux non seulement le personnage le plus érotique du livre, mais aussi le plus volontaire - voire "le personnage féminin le plus volontaire de la littérature française"<sup>74</sup>. Elle s'insère dans un ensemble, les Liaisons dangereuses, où "volonté et sexualité se mêlent, se multiplient, forment un seul domaine ... la volonté ne se sépare pas de la sexualité, devient, au contraire, une composante du domaine érotique du livre"<sup>75</sup>.

Cette association n'est pas pure rhétorique ou rêverie de mégalomane impuissant; elle offre un moyen de contrainte efficace. N'allons pas croire cependant que la volonté érotisée ne puisse être appliquée qu'à des fins sexuelles. Mais comme dit Perken en parlant des hommes,

<sup>73</sup> TLF, p. 387.

<sup>74</sup> TLF, p. 387.

<sup>75</sup> TLF, p. 388.

"on ne les atteint qu'à travers leur plaisir; il faudrait inventer quelque chose comme la syphilis"<sup>76</sup>.

La sexualité constitue le point par lequel le contraignant peut ou croit contraindre celui qu'il veut dominer. Dans le cas de la marquise de Valmont, cette contrainte est efficace. "... lorsque Cécile ou Mme de Tourvel se croient libres, il [le lecteur] les sent prisonnières parce qu'il les sait jouées."<sup>77</sup> Pour Perken et Ferral la contrainte demeure sans effet car elle ne restreint pas la liberté de l'autre. La communication ne s'établit pas entre le contraignant et le contraint. Le contact se limite aux corps sans atteindre l'esprit.

Nous l'avons dit, la contrainte n'est pas une affaire exclusivement sexuelle, même si sexualité et volonté de puissance peuvent difficilement être dissociées chez Malraux. Il y a au moins deux épisodes où nous retrouvons le contraignant faisant usage de violence extrême sans que l'on puisse directement relier cette

<sup>76</sup> VR, p. 96.

<sup>77</sup> TLF, p. 387.

violence à la sexualité, même si celle-ci est sous-jacente. Dans le premier cas il s'agit de Perken. Perken, blessé, et au bord d'une mort qu'il refuse. Il éprouve le besoin de se prouver à lui-même sa puissance, alors qu'il sait fort bien que les indigènes le voient diminué physiquement.

"Deux coups de feu: Perken venait de tirer à travers sa poche ... l'un des Laotiens basculait; l'autre, debout, son fusil lâché, pétrissait à deux mains son ventre, la bouche ouverte, avec les yeux stupéfaits des mourants."<sup>78</sup>

Geste illusoire: Perken voit dans les yeux du chef laotien le reflet de sa propre mort.

Garine, dans Les Conquérants, est malade et sait que la mort le guette. Il interroge un prisonnier et réalise que sa puissance n'a pas de résonance dans l'esprit de celui-ci.

"- Dis au premier, exactement, que si, dans cinq minutes, il n'a pas donné les renseignements qu'il nous doit, je lui fous une balle dans la tête, moi.

...

La détonation. Le corps du Chinois ne bouge pas; ... le Chinois s'effondre, mou, les jambes à demi pliées. Et le sang commence à couler."<sup>79</sup>

<sup>78</sup> VR, p. 173.

<sup>79</sup> C, pp. 214-215

Ces deux épisodes, qui évoquent la violence faite aux corps, ne sont pas dirigés contre des femmes, ni contre des Européens. Ils sont en fait dirigés contre des êtres en état d'infériorité face au contraignant. La situation n'exigeait donc pas l'utilisation directe de la sexualité comme moyen de contrainte.

D'ailleurs la violence sexuelle ne se retrouve pas chez Malraux au niveau de la conscience lucide. Elle hante l'univers imaginaire de ses héros, et ne s'exerce pas directement comme chez Sade, par exemple. Les héros de Malraux ne sont pas des tourmenteurs de la chair; ils seraient plutôt des tourmenteurs de l'esprit. Garine, dont la sexualité paraît faible dans Les Conquérants, mis à part l'épisode des deux jeunes prostituées chinoises<sup>80</sup>, traîne dans son subconscient des relents sadiques, comme ici:

"La mariée est un jeune soldat arrivé hier  
Dieu sait d'où, qui s'est vanté de passer  
sa baïonnette au travers du corps du premier  
qui prétendrait le violer."<sup>81</sup>

Arrive ce qui doit arriver.

"Le type hurle. Ils le violent, naturellement,  
jusqu'à satiété."<sup>82</sup>

<sup>80</sup> C, p. 132.

<sup>81</sup> C, pp. 193-194.

<sup>82</sup> C, p. 194.

Cette séquence du **subconscient** de Garine ne se rattache pas directement à sa propre expérience sexuelle. Elle se produit au moment où il vient d'être examiné par le médecin. Celui-ci lui recommande de quitter la terre chinoise, s'il veut continuer à vivre. Cette recommandation produit chez lui un choc comme la proximité de la mort en produit un chez Perken. Pour Garine le départ signifie une rupture avec sa drogue, qu'il consomme en agissant politiquement et, accessoirement, dans son activité sexuelle. Chez Perken la rupture s'effectue au niveau de la sexualité, car sa volonté de puissance en découle directement.

Chez les deux, la réaction est à peu près la même. La première étape est le refus, qui prend la forme du dédain chez Garine: "Il commence à m'embêter celui-là", dit-il en parlant du médecin, et il continue: "Je m'en fous pas mal." Refus sans fondement, car il avoue: "...je crois qu'il a raison."<sup>83</sup>

Perken, lui, nie la mort en tentant d'affirmer son moi. Dans un deuxième temps, Garine réagit verbalement

<sup>83</sup> C, pp. 192-193.

en racontant l'épisode du jeune soldat violé par ses camarades. Perken, lui, lutte contre son corps qu'il sent s'éloigner, et il localise la mort dans sa main. Dans son rêve, il voit la dernière Laotienne qu'il a possédée. Chez Ferral également, la violence sexuelle dépasse la dimension physique. Au moment où il éprouve le besoin de se venger sur "ce corps ironique"<sup>84</sup>, son trouble ne trouve d'autre issue que l'imaginaire.

"Il s'imaginait dans la chambre de Valérie, elle attachée sur le lit, ligotée, se tordant sous la possession de la souffrance, puisqu'elle ne le faisait pas sous une autre..."<sup>85</sup>

Bref, retour à la réalité et replongée dans le rêve.

"... s'installait dans l'esprit de Ferral la confession, lue dans quelque bouquin de médecin, d'une femme affolée du désir d'être flagellée ... l'homme armé du fouet paraly-sait totalement ses bras sous ses jupes relevées. Le visage était invisible mais c'était celui de Valérie."<sup>86</sup>

Et plus loin encore!

"En vain il fit appel aux scènes sadiques qui tout à l'heure s'étaient imposées à lui: l'homme battu par Omphale et par Déjanire..."<sup>87</sup>

84 CH, p. 175.

85 CH, p. 177.

86 CH, p. 178.

87 CH, p. 180.

Pourtant toute cette violence imaginaire est inutile, il le sent bien. "Non; aucune chair ne le délivrerait de l'orgueil sexuel bafoué qui le ravageait."<sup>88</sup> Quand à la violence physique et réelle, il en est incapable. Un épisode insignifiant comme celui de l'interrupteur, au moment où il croit posséder Valérie, nous montre la timidité de sa tentative de violence. Il n'a jamais couché avec Valérie que dans l'ombre et il veut la voir dans sa jouissance totale. Jeux d'interrupteur, où Valérie capitule en apparence; mais en réalité elle refuse de lui donner le spectacle de son corps et de son âme, en se repliant dans la tiédeur. Ferral n'a alors aucune réaction de violence. Il comprend son incapacité à manier la violence. Et là encore, il s'évade dans la fureur de négation de l'autre. "Jamais elle n'avait vécu; elle n'avait jamais été une petite fille."<sup>89</sup>

Il ne fait pas de doute qu'il faille associer l'érotisme à la contrainte dans les romans que nous étudions. Que cette contrainte s'exerce par l'intermédiaire de la violence physique, c'est une autre question. Nous avons vu

<sup>88</sup> CH, p. 178.

<sup>89</sup> CH, p. 99.

que cette violence physique repose sur des bases bien fragiles. Tant et si bien qu'elle ne s'exerce, somme toute, qu'au niveau de l'imaginaire. N'étant pas physique, la violence devrait alors s'exercer au niveau de l'intelligence. Dès lors une question se pose qui demande une réponse: dans le couple du contraignant et du contraint, qui est qui? En apparence la réponse ne pose pas de problème, mais nous avons vu que dans l'univers érotique mis en place par Malraux, il faut se méfier des apparences. Il ne faut pas non plus passer à l'autre extrême, et conclure que toutes les apparences cachent des vérités différentes de celles qu'elles reflètent.

En d'autres mots, qui est celui qui soumet et qui est celui qui est soumis? Dans le contexte de la civilisation chinoise, la femme est la figure même de la soumission. Le vieux Chinois résume ainsi la situation: "Il est bon qu'existent la soumission absolue de la femme, le concubinage et l'institution des courtisanes."<sup>90</sup> Il s'agit pour ce sage d'un ordre immuable qui se justifie de lui-même, et

<sup>90</sup> CH, p. 47.

dont il n'est pas utile de remettre l'existence en cause.  
Car, au fond, que représente la femme pour le Chinois?  
Certes elle est différente de l'homme mais sa fonction  
dans l'ordre des choses est fort différente de la sienne.

"Les jeunes Chinois qui lisent vos livres  
[ceux des Européens] sont d'abord étonnés  
par la prétention que vous y faites paraître  
de comprendre les sentiments des femmes.  
Outre qu'un tel effort serait, à leur avis,  
digne de mépris, il serait nécessairement  
voué à l'insuccès. L'homme et la femme  
appartiennent à des espèces différentes.  
Que penseriez-vous de l'auteur qui viendrait  
vous exposer les sentiments de l'oiseau?  
Qu'il vous propose une déformation des  
siens."91

Même si elle n'est pas tellement flatteuse, la  
comparaison de la femme à l'oiseau est assez belle.  
L'oiseau est gracieux et beau, mais ce qui gâte la compa-  
raison, c'est le décalage entre les deux ordres d'êtres.  
Il faut insister, cependant, sur la beauté et son corollaire  
naturel, le bien. Dans l'esprit du jeune Ling, beauté et  
bien vont de pair et doivent se retrouver chez la femme,  
comme en témoigne ce texte: "La femme est un objet assez

91 TO, p. 86.

digne d'intérêt, susceptible, comme l'oeuvre d'art, de beauté, et destinée à l'accomplissement de certains devoirs."<sup>92</sup> Dans l'énumération des devoirs qui incombent à la femme, on retrouve les grands principes exposés par le sage Chinois de La Condition humaine.

"Qu'elle soit féconde, et fidèle, si elle doit être épouse; belle si elle doit être concubine; experte si elle doit être courtisane. Lascive, cela n'est point désirable; il suffit qu'elle soit habile à servir son mari ou à dispenser à son amant des divertissements agréablement variés."<sup>93</sup>

Voilà donc bien campée la femme telle que la voient les Asiatiques des oeuvres de Malraux. Pour eux, elle appartient à un rang bien déterminé, qui est inférieur à celui de l'homme. Cette situation lui confère certains privilèges par rapport à l'homme. Comme le dit Chinois, "... servir l'homme est moins dur que servir l'Etat"<sup>94</sup>.

A côté de cette conception asiatique de la femme, se trouve celle de Ferral, par exemple, qui ajoute certaines dimensions que l'on ne retrouve pas dans la conception de

<sup>92</sup> TO, p. 80.

<sup>93</sup> TO, pp. 80-81.

<sup>94</sup> CH, p. 47.

l'Oriental. Tout d'abord un point de concordance: le corps. La femme est d'abord un corps, et l'Européen le dit beaucoup plus crûment que le Chinois. A ses yeux la femme se résume souvent à une formule de ce genre: "... ces petits coïts ambulants qu'on voit passer dans la rue..."<sup>95</sup>. L'expression est d'Hemmerlich, mais dans sa bouche elle s'applique aux femmes que peuvent se payer des hommes comme Ferral. Ce dernier, quand il voit une femme, a des pensées qui se rapprochent de celles d'Hemmerlich: "Je voudrais bien savoir la tête que tu fais quand tu jouis, toi, pensa-t-il."<sup>96</sup>

La femme n'est pas seulement un corps, cependant, pour Ferral. A la question que lui pose Valérie sur le rôle de la femme, il répond: "Le charme et la compréhension, de toute évidence."<sup>97</sup> Ce qu'il entend par le terme "compréhension" ne correspond pas tout à fait à la définition classique. Valérie qui lit dans Ferral comme dans un livre ouvert, voit très bien que "compréhension" signifie

<sup>95</sup> CH, p. 168.

<sup>96</sup> CH, p. 71.

<sup>97</sup> CH, p. 97.

pour lui l'intelligence qui approuve. Et d'ajouter:  
"C'est si reposant."<sup>98</sup> Les mots de Ferral résonnent dans  
son esprit: la femme est un "repos"<sup>99</sup>. Valérie, qui  
possède une étonnante lucidité, rejette en deux mots la  
prétention de Ferral à trouver dans la femme un être infé-  
rieur, doué d'une intelligence qui approuve béatement.  
"Ce que je vais vous dire est très mal, mais croyez-vous  
que ce n'est pas l'histoire du bouchon qui se croyait telle-  
ment plus important que la bouteille?"<sup>100</sup> Que la femme soit  
soumise à l'homme européen, cela demeure très douteux.  
Celui qui croit la posséder est le dupe de la transaction.  
Seule la femme profite de ce marché qui, en apparence, fait  
de l'homme un dominateur.

Mis à part le cas de May dont nous parlerons plus  
loin, les femmes mises en scène dans les romans de Malraux  
entrent dans deux catégories. Valérie est le prototype de  
la première catégorie. Ce n'est pas une femme vénale. Elle  
jouit d'une aisance qui lui a apporté son métier de coutu-

<sup>98</sup> CH, p. 98.

<sup>99</sup> voir note 71

<sup>100</sup> CH, p. 98.

rière. Pour elle, il ne saurait être question d'accepter des cadeaux qui risqueraient de l'engager. Pourquoi, alors, accepte-t-elle d'avoir des relations avec un homme comme Ferral? Répondre que c'est par vanité serait simpliste. Non, il y a plus. Les relations sexuelles d'une Valérie vont bien au-delà de la simple incidence corporelle. D'autre part ces relations ne sont pas uniques en ce sens qu'elles s'imbriquent dans un ensemble. Écoutons-la.

"Aucun homme ne peut parler des femmes, cher, parce qu'aucun homme ne comprend que tout nouveau maquillage, toute nouvelle robe, tout nouvel amant, proposent une nouvelle âme ..."<sup>101</sup>

On n'est pas sans remarquer la part du spectacle dans cette affirmation de Valérie. Non pas que la femme soit exhibitionniste, comme nous le ferait croire cette autre réflexion: "Elle affirmait que l'érotisme de beaucoup de femmes consistait à se mettre nues devant un homme choisi, et ne jouait pleinement qu'une fois ..."<sup>102</sup> car l'exhibitionisme découle souvent d'une obsession morbide, ce qui ne semble pas être le cas de Valérie. Cette démarche prendrait chez elle, plutôt, la forme d'un processus d'identification dont l'homme serait un des pôles, au même titre que les vêtements, le maquillage.

<sup>101</sup> CH, pp. 95-96.

<sup>102</sup> CH, p. 95.

La deuxième catégorie de femmes de l'univers de Malraux se compose de femmes vénales. Avec ces dernières, l'homme est dupe, et il le sait. S'il achète le corps, son acquisition se limite à cela, et quelquefois il ne possède même pas le corps, comme c'est le cas pour la dernière femme de Perken. "... elle semblait créer son propre désir, appeler l'assouvissement par la lente ondulation de ses seins"<sup>103</sup>. Cette même femme s'éloigne de Perken au point de presque le nier, pour se réfugier dans sa propre jouissance. "... ce corps affolé de soi-même s'éloignait de lui sans espoir."<sup>104</sup>

Si l'homme soumet quelque chose ou quelqu'un, ce n'est sûrement pas la femme. Dans bien des cas, c'est le contraire qui se produit, tout au moins chez les Européens. Les hommes font preuve de faiblesse devant leurs passions et celles qui les inspirent. Pour Ling cela ne fait aucun doute. "Je ne puis être étonné de la faiblesse de hommes de votre race devant leurs passions ..."<sup>105</sup> Et dans La Condition humaine cette faiblesse est reconnue comme digne

<sup>103</sup> VR, p. 157.

<sup>104</sup> VR, p. 157.

<sup>105</sup> TO, p. 76.

d'être exploitée. "Ne croyez-vous pas qu'une organisation technique de la prostitution, une organisation occidentale, comme celle de la police, pourrait venir à bout des chefs de Han-Kéou, qui ne valent pas ceux de l'empire romain? ... Han-Kéou submergée sous les trains de prostituées ..."106

La femme fait figure, aux yeux de l'homme blanc, d'être fort, d'instrument de destruction. Ling en analyse les raisons et s'étonne de ce que l'Européen attache tant d'importance à la femme.

"De cette tentative vient pourtant la force de l'Européenne. Il semble que vous preniez sa main pour la poser sur votre épaule; elle vous intéresse parce qu'elle vous saisit, mais c'est vous qui vous efforcez à lui permettre de vous saisir. Dans la mesure où vous voulez la comprendre, vous vous identifiez à elle."107

Cette identification a un fort goût de soumission chez un esclave content de son sort. Ferral s'en rend bien compte quand il constate l'importance exagérée qu'il attache à Valérie. Il n'en continue pas moins à se nourrir d'illusions quant à ses relations avec elle. "Il y avait cette femme dont il ne dépendait pas, qui dépendrait tout à

106 CH, p. 87.

107 TO, p. 87.

l'heure de lui..."<sup>108</sup> Valérie ne dépend pas de Ferral; le contraire serait plus proche de la vérité. D'ailleurs il admet, sans discuter, que Valérie le compare au bouchon qui se croit plus important que la bouteille. De plus il se sait condamné aux "coquettes ou aux putains"<sup>109</sup>. Il comprend très bien ses limites d'homme dominé totalement par les femmes, et bientôt dominé par la vie elle-même au moment où le consortium va s'écrouler. S'il était lucide, il comprendrait bien vite que ses désirs de domination n'ont aucune résonance dans la réalité. Les caresses qu'il donne à Valérie dans le but de la soumettre ne servent qu'à susciter chez elle une expression fermée, qui ne s'adoucit que pour faire place à la tiédeur. "L'érotisme, pensa-t-il, c'est l'humiliation en soi ou chez l'autre..."<sup>110</sup> L'humiliation, elle est pour Ferral.

Les cas de soumission de l'homme sont assez nombreux dans La Voie royale. Grabot, par exemple, qui représente pour Perken l'image même de l'homme sexuellement dominateur,

<sup>108</sup> CH, p. 177.

<sup>109</sup> CH, p. 187.

<sup>110</sup> CH, p. 188.

n'échappe pas au désir d'humiliation. A deux reprises, Perken évoque l'homme qui "se faisait attacher, nu par une femme, dans une chambre obscure" pour accentuer encore sa soumission et son isolement.<sup>111</sup>

Et que dire de ces petits bourgeois qui vont au bordel pour se donner l'illusion de dominer la femme, en frappant une prostituée, "attachée sur un chevalet ... les jupes relevées ..." <sup>112</sup>. Tout cela reflète un déséquilibre profond, déséquilibre que l'on retrouve chez la plupart des héros des premiers romans de Malraux, dès qu'ils abordent le domaine de la sexualité. A l'exception de Kyo, aucun ne connaît l'amour et la paix. Tous vivent une tragédie et la vivent, seuls, au niveau de l'esprit. "Les plus stupides des prostituées savent combien l'homme qui les tourmente, ou qu'elles tourmentent est loin d'elles: savez-vous comment elles appellent les irréguliers? Des cérébraux..." <sup>113</sup>

Les relations de Tchen avec les femmes sont également complexes. Il a été marqué par sa première ren-

<sup>111</sup> VR, pp. 10 et 106.

<sup>112</sup> VR, p. 9.

<sup>113</sup> VR, p. 10.

contre sexuelle, au point que cette rencontre conditionne tout son comportement dans ce domaine. La première femme avec laquelle il a eu des contacts sexuels a été une prostituée. Il n'a à cette occasion ressenti que du mépris pour la femme, en affirmant sa condition d'homme.

"- Qu'as-tu éprouvé après? demanda Gisors.

Tchen crispa les doigts.

- De l'orgueil.

- D'être un homme?

- De ne pas être une femme.

Sa voix n'exprimait plus la rancune, mais un mépris complexe."<sup>114</sup>

Ce mépris qu'il éprouve pour la femme le porte à refuser la tendresse, non pas par volonté, mais par peur. Gisors l'a compris, Tchen vit dans le monde des idées et les sentiments sont une tentation à laquelle il ne se sent pas assez fort pour résister. Toute son attitude est donc conditionnée, par ce manque de confiance en soi. Tchen est dans une certaine mesure un produit de l'Occident: il a été éduqué au Collège luthérien et son maître était "obsédé par la honte du corps"<sup>115</sup>.

<sup>114</sup> CH, p. 50.

<sup>115</sup> CH, p. 53.

Tchen est imprégné de la morbidité de la chair. Son subconscient est comprimé par un puritanisme étroit. Fortement introverti, il n'a pu se libérer de la masturbation, "le seul péché plus fort que la volonté"<sup>116</sup>, que par la fréquentation des prostituées et des étudiants.

Il ne faut pas en conclure que la femme agisse comme agent de libération dans son cas. C'est le meurtre terroriste, plutôt, qui remplit cette fonction pour lui. L'acte sexuel est un incident de parcours, un défoulement purement physique qu'il faut empêcher de devenir autre chose. Comme dit Perken: "... un homme qui pense, non à une femme comme un complément d'un sexe, mais au sexe comme complément d'une femme, est mûr pour l'amour: tant pis pour lui."<sup>117</sup> Toute l'attitude de Tchen se résume en ces quelques mots.

\*\*\*\*\*

<sup>116</sup> CH, p. 50.

<sup>117</sup> VR, p. 7.

#### IV - AMOUR ET EROTISME

Le lecteur le moins attentif des oeuvres de Malraux n'est pas sans remarquer que son univers romanesque fait à l'amour une place très mince. Les femmes en sont presque totalement absentes et les deux seules femmes qui y ont quelque épaisseur romanesque sont Valérie et May - toutes deux dans La Condition humaine. Et, comme le note Charles Boak, "les mâles ne semblent pas avoir d'épouses"<sup>118</sup>. Ce dernier remarque également, avec justesse, que May et Valérie ont un caractère beaucoup plus masculin que féminin.

Nous n'insisterons pas sur le cas de Valérie, nous l'avons fait. Quant à May, le fait qu'elle soit engagée politiquement et qu'elle réalise son engagement dans le travail hospitalier (elle est médecin), la classe dans la catégorie des hommes. Elle émerge nettement de la masse des femmes vénales qui peuplent l'univers romanesque de Malraux. En fait elle est la seule femme qui y vive au rythme de l'amour. Il en résulte chez elle une dissociation entre l'érotisme et l'amour. Toute son attitude

<sup>118</sup> Charles Boak, op. cit., p. 229.

relègue la sexualité au second plan. Alors que chez toutes les autres femmes la sexualité est une condition "sine qua non" de leur existence, May en fait un accessoire de l'amour.

Parlant de l'absence de femmes vraies dans la majeure partie de l'oeuvre de Malraux, Boak y voit la conséquence d'une misogynie profonde. Il y voit, aussi, la confirmation implicite de la position nietzschéenne, selon laquelle l'individu supérieur est celui qui domine ses passions: ce qui exclut la femme et l'amour. Cette affirmation appliquée à l'univers de Malraux n'est pas vérifiable au niveau formel. D'ailleurs ce dernier se défend d'être misogyne.<sup>119</sup>

Il n'en demeure pas moins que les femmes ne détiennent pas de place privilégiée dans son oeuvre. D'autre part il importe de dire que toute son oeuvre de fiction est orientée dans le sens d'une fraternité humaine qui passe par l'action politique. Et rares sont les femmes

<sup>119</sup> Qu'il soit vraiment misogyne est effectivement douteux, quand on voit la place qu'ont tenue dans sa vie les femmes. De Clara Goldschmidt à Louise de Vilmorin, la liste est longue. De plus, il ne semble pas que les femmes n'aient été que des instruments dans sa vie, des objets purement érotiques comme ceux qu'utilisent Perken, Ferral et les autres. Il semble y avoir là un décalage entre la vie de l'auteur et les personnages de son univers romanesque.

qui dans ce domaine ont imposé leur marque aux événements. Les Rosa Luxembourg ne sont pas légion. Il ne faut pas oublier non plus que l'époque des romans n'avait pas encore vu l'émancipation de la femme. Si Malraux écrivait encore des romans à notre époque, peut-être y verrait-on un plus grand nombre de femmes. Cela n'est qu'une hypothèse, qui ne pourra jamais être vérifiée. Mais une certitude demeure: le sentiment est, règle générale, l'apanage de la femme. Or les héros de Malraux évoluent dans un monde où le sentiment n'a pas de place. Le climat de violence quasi perpétuelle qui les baigne et la poursuite constante d'une idéologie excluent les sentiments. L'homme est réputé logique et se veut tel. Il ne subordonne pas ses actions (celles qui engagent les autres) à ses sentiments. Il peut donc agir plus librement sans avoir à subir le handicap de toute une gamme de références sentimentales. On voit mal une femme à la place de Garine, au moment où il prend la décision de tuer froidement le prisonnier chinois pour obtenir les renseignements qui lui permettront de sauver les volontaires. L'homme est synonyme de force et de froideur dans la décision.

Ces quelques notions expliquent peut-être pourquoi la femme ne joue pas de rôle important chez Malraux, un univers exclusivement masculin. L'amour y occupe une place minime, place que nous allons maintenant tenter d'analyser en regardant de plus près les relations amoureuses qu'entretiennent Kyo et May.

May et Kyo forment le seul couple des romans de Malraux, si l'on exclut celui formé jadis par Perken et Sarah, dont nous savons trop peu de choses, et celui de Kassner et de sa femme dont Boak nous dit qu'il manque vraiment de conviction.<sup>120</sup> Ils forment un vrai couple en ce sens qu'ils sont unis par un lien librement accepté malgré les inconvénients qu'il suppose pour l'activité révolutionnaire de Kyo. Malgré ce handicap, ils se trouvent unis dans une communauté de pensée et d'action que l'on ne retrouve chez aucun des autres personnages. Cela ne va pas sans problèmes. Pour eux, il s'agit en quelque sorte d'une "unité pleine de souffrance"<sup>121</sup>.

<sup>120</sup> Charles Boak, op. cit., p. 229.

<sup>121</sup> TO, p. 80.

Cette souffrance dans l'unité nous la retrouvons tout particulièrement chez Kyo. Elle trouve sa cause dans la liberté sexuelle que se sont octroyée mutuellement May et Kyo. Tous deux ils ont consenti à dissocier amour et sexualité. Comme le dit Moeller, l'amour que May porte à Kyo dépasse l'érotisme.<sup>122</sup>

Nous sommes loin dans leur cas de l'érotisme désespérant d'un Perken ou d'un Ferral. May n'attache qu'une importance relative au contact physique, et c'est ce qui lui a permis de "coucher avec Lenglen", un collègue de l'hôpital, sans que dans son esprit cela affecte la densité de son amour pour Kyo. C'est pourquoi elle ne craint pas de l'avouer, maladroitement, à Kyo. La réaction de ce dernier est typique de l'homme amoureux. Kyo connaît la jalousie malgré son désir, tout intellectuel, d'accorder sa liberté sexuelle à May. Il souffre. Et pour se convaincre il répète: "Je t'ai dit que tu étais libre ... tu es libre ..."<sup>123</sup>.

<sup>122</sup> Charles Moeller, Littérature du XXe siècle, tome III, Espoir des hommes, Tournai, Casterman, 1963, p. 186.

<sup>123</sup> CH, pp. 40-41.

Cette affirmation de principe n'empêche pas sa souffrance. "Tout était tellement vain ... Il continuait à la regarder, à découvrir qu'elle pouvait le faire souffrir."<sup>124</sup> Cette souffrance de l'être amoureux, blessé dans ce qu'il a de plus cher, lui fait comprendre toute l'ampleur de son amour pour sa femme. Et même dans ce moment où sa réaction normale aurait pu être de s'éloigner, il voit le contraire se produire. "Même en ce moment, il était sûr que, si elle mourait, il ne servirait plus sa cause avec espoir, mais avec désespoir, comme un mort lui-même."<sup>125</sup> L'infidélité de May a tellement d'importance pour Kyo qu'il en devient obsédé. Sans cesse il revient sur le sujet. On dirait qu'il éprouve un certain plaisir à souffrir. "Kyo souffrait de la douleur la plus humiliante: celle qu'on se méprise d'éprouver."<sup>126</sup>

L'introduction de la souffrance amoureuse détone dans l'univers romanesque de Malraux. Elle fait très peu

124 CH, p. 41.

125 CH, p. 41.

126 CH, p. 42.

"viril". En effet, on s'imagine mal que le héros, fort et sûr de lui, puisse s'abandonner à des démarches aussi peu ... masculines. Mais il faut dire que Kyo est une exception dans la galerie des héros de Malraux, le seul qui ne vive pas pour la domination par l'érotisme. En ce sens il est peut-être le plus équilibré de ses héros, le plus humain. Peut-être le plus vrai; il accepte sa condition d'homme avec ses faiblesses inhérentes, ce qui ne l'empêche pas de vouloir changer la condition de l'homme par l'action révolutionnaire. Que sa souffrance humaine prenne forme dans le tourment amoureux, cela lui donne une dimension que ne possèdent pas Ferral et Garine, par exemple. Ces derniers oeuvrent à partir d'idées plus ou moins livresques. Il en résulte chez eux un certain détachement qui, cependant, n'exclut pas la conviction qu'il faut changer l'ordre social. Aux idées, Kyo ajoute les sentiments, et l'on a quelquefois l'impression que son amour pour May est peut-être le même que celui qu'il voue à son pays.

Si dans l'amour de Kyo pour May le déchirement trouve sa place, il n'est que passager. L'amour transcende le temps et l'obstacle que représente l'infidélité superficielle de May n'est qu'un incident qui n'en modifie pas l'essence. Si cet incident a une influence, celle-ci se

situé au niveau formel. Elle permet de comprendre l'ampleur du sentiment qui les unit, elle ne le modifie pas comme tel.

Mais quel est ce sentiment unique, si peu exploité par Malraux, comme si il voulait lui conférer une valeur d'exception, le mettre en relief? "Une complicité consentie, conquise, choisie."<sup>127</sup> Voilà l'amour tel que le voit Kyo. Une complicité qui unit deux êtres pour en faire un couple qui en quelque sorte s'isole du reste du monde, pour recréer un nouvel univers qui lui soit propre. Cet univers existe en marge de la réalité quotidienne, et des autres, qui deviennent des étrangers. "Les hommes ne sont pas mes semblables, dit Kyo, ils sont ceux qui me regardent et me jugent."<sup>127</sup>

Une nette distinction s'établit entre les autres et l'être aimé. Et dans ses relations amoureuses avec May, Kyo n'est plus Kyo. "May était le seul être pour qui il ne fût pas Kyo Gisors, mais la plus étroite complicité."<sup>127</sup>

<sup>127</sup> BUCH, p. 46.

Pour les autres, Kyo apparaît comme la somme de ses actes, une biographie, comme il le dit. Aux yeux de May, il est plus que cela, il est l'être unique qui se révèle dans l'amour en dépit de toutes les apparences extérieures. Quand on aime on ne regarde pas comme le font les autres, on aime "contre tout, ..., contre la déchéance, contre la bassesse, contre la trahison"<sup>127</sup>. Cette communauté d'esprit conduit à la connaissance de l'être aimé. "Je ne la connais que dans la mesure où je l'aime, que dans le sens où je l'aime."<sup>128</sup> On croit entendre comme un écho les paroles de Perken au moment où il tente, sans espoir, d'atteindre la jeune Laotienne qui se trouve dans son lit: "On ne possède que ce qu'on aime."<sup>129</sup>

Il semble donc que pour Malraux, le chemin privilégié de la connaissance doive passer par l'amour. L'érotisme ne peut pas conduire à la connaissance, si ce n'est à une connaissance illusoire. L'amour réussit là où l'érotisme échoue, parce qu'il établit une complicité; celle-ci abolit les frontières physiques qui résistent à

127 CH, p. 46.

128 CH, p. 45.

129 VR, p. 158.

la démarche érotique. Complicité, échange, médiation!  
Il ne faut pas en conclure que l'amour exclue le physique,  
même s'il en rejette la tyrannie. L'amour ajoute à la  
sexualité une dimension qu'ignore l'érotisme: la tendresse.  
"Il la regarda, prit sa tête entre ses deux mains, la  
serrant doucement sans l'embrasser, comme s'il eût pu  
mettre dans cette étreinte du visage ce qu'ont de tendresse  
et de violence mêlées tous les gestes virils de l'amour."<sup>130</sup>

Il est assez exceptionnel que dans les romans  
de Malraux un homme s'arrête pour regarder une femme et la  
désire sans que, presque immédiatement, se pressent dans  
son esprit des souvenirs plus ou moins sadiques, et sans  
qu'il ait le désir ardent de la dominer, sans vouloir même  
tenter de la connaître. Kyo, malgré son habitude de l'opium,  
est probablement le personnage le plus équilibré des romans  
asiatiques de Malraux. On retrouve chez lui un calme  
intérieur qui demeure absent chez les autres. L'amour  
n'est pas pour lui le repos illusoire que représente  
l'érotisme pour Ferral, il est un havre permanent où il  
lutte avec succès contre la solitude. Il se l'avoue, mais

<sup>130</sup> BACH, p. 165.

n'hésite pas à se contredire, affirmant que la seule vraie délivrance se trouve dans l'opium. Et au moment de mourir, il s'aperçoit de l'illusion de l'opium.

"Depuis plus d'un an, May l'avait délivré de toute solitude, sinon de toute amertume."<sup>131</sup> Cette victoire sur la solitude permet d'affronter tous les tourments, y compris la mort. Ainsi, au moment où Kyo doit partir pour la mission qui sera sa dernière, May sent la présence du danger et désire partir avec lui. Kyo refuse, croyant que l'amour est d'abord la protection de l'être aimé. "Pourquoi des êtres qui s'aiment sont-ils en face de la mort, Kyo, si ce n'est pour la risquer ensemble?"<sup>132</sup> Kyo hésite. "Si tu ne m'aimais pas, reprit-elle, ça te serait bien égal de me laisser partir avec toi ..."<sup>132</sup> Pour May tout doit être partagé dans l'amour, y compris la mort. Kyo le comprendra et May partira avec lui. "Il comprenait maintenant qu'accepter d'entraîner l'être qu'on aime dans la mort est peut-être la forme totale de l'amour, celle qui ne peut pas être dépassée."<sup>133</sup>

<sup>131</sup> CH, p. 246.

<sup>132</sup> CH, p. 163.

<sup>133</sup> CH, p. 166.

On sait ce qui se produit: Kyo est arrêté, puis se suicide pour éviter l'exécution. Son cadavre est rendu à May et au cours de la scène de la veillée mortuaire, on comprend toute la dimension de l'amour de May pour Kyo. "Mon amour", murmurait-elle, comme elle eût dit "ma chair", sachant bien que c'était bien quelque chose d'elle-même, non d'étranger, qui lui était arraché: "ma vie"... Elle s'aperçut que c'était à un mort qu'elle disait cela. Mais elle était depuis longtemps au-delà des larmes."<sup>134</sup> L'amour abolit les frontières de la chair. "... ce n'était pas avec ce qui restait ici de vie dérisoire, un corps, c'était avec la mort même qu'il fallait entrer en communion."<sup>135</sup>

L'amour, l'attachement à une femme, constituent des entraves à la liberté, surtout chez le révolutionnaire. L'Hermerlich de La Condition humaine, qui possède femme et enfant, s'aperçoit que cet attachement est en quelque sorte une trahison. Il comprend le motif de son acte quand il refuse l'hospitalité à Tchen après l'attentat manqué, mais

<sup>134</sup> CH, p. 254.

<sup>135</sup> CH, p. 254.

il ne se pardonne pas d'agir ainsi. "Il y avait sa femme: rien autre ne lui avait été donné par la vie."<sup>136</sup> Il envie la liberté de Tchen qui ne possède aucune attache. "Tu ne peux pas savoir, Tchen, tu ne peux pas savoir le bonheur que tu as d'être libre!"<sup>137</sup> Aussi souffrira-t-il quand il reviendra dans sa boutique de disques pour y voir l'horrible carnage qui s'y est déroulé, mais sa souffrance débouchera sur autre chose qui était déjà en lui en puissance. "Il savait qu'il souffrait, mais un halo d'indifférence entourait sa douleur, de cette indifférence qui suit les maladies et les coups sur la tête... La seule chose qui le bouleversât était de penser qu'il y avait eu derrière cette porte autant de souffrance qu'il y avait de sang. Pourtant cette fois, la destinée avait mal joué: en lui arrachant tout ce qu'il possédait encore, elle le libérait."<sup>138</sup>

Libéré de l'amour, comme on l'est d'une maladie, Hemmerlich va pouvoir réaliser ses rêves de jeunesse et combattre pour la révolution. Il va le faire avec une

<sup>136</sup> CH, p. 147.

<sup>137</sup> CH, p. 145.

<sup>138</sup> CH, p. 206.

ardeur et une ruse peu communes, comme s'il voulait se racheter pour le temps consacré à l'amour et non au combat pour la libération de l'homme. Celle-ci, pour lui, passe par sa propre libération des chaînes de l'amour.

\*\*\*\*\*

V - VERS UN NOUVEAU MYTHE: L'EROTISME

Dans le cas de Malraux, peut-on parler de l'influence de D.H. Lawrence sur son oeuvre? Il serait peut-être hasardeux de le faire. Au moment où Malraux publie sa préface à l'édition française de L'Amant de Lady Chatterley, soit en 1932, il a déjà publié La Tentation de l'Occident, Les Conquérants et La Voie royale. La Condition humaine, qu'il publiera l'année suivante, est fort probablement déjà écrite. Or cet essai et ces trois romans contiennent l'essentiel de la pensée de Malraux sur l'érotisme. Dans cette optique la rencontre avec l'oeuvre de D.H. Lawrence a joué un rôle de confirmation, plutôt que d'initiation à certaines valeurs de l'érotisme. Il y a eu rencontre des deux esprits, et Malraux a découvert que tous deux avaient de nombreuses convictions communes en ce qui touche la sexualité.

La préface à L'Amant de Lady Chatterley fournit à Malraux l'occasion d'atteindre un large public, par une autre voie que ses propres romans. Le roman de Lawrence

jouit d'un grand prestige qui repose en partie sur le scandale. Malraux va donc utiliser cette préface pour rétablir certains faits et conceptualiser sa pensée sur l'érotisme, qu'il avait commencé d'élaborer dans La Tentation de l'Occident et qu'il avait illustrée dans les trois romans mentionnés.

Mais il va aller plus loin! Alors que, dans ses romans, il avait tenté d'exprimer toute une gamme de références érotiques à l'aide de ses personnages, il va conceptualiser son univers romanesque et tenter de déboucher sur le mythe, valeur universellement accessible. "Or, notre amour-passion repose sur ce caractère unique de l'amant, de la maîtresse."<sup>139</sup>

Notre mythe de l'amour remonte à Tristan et Iseult et constitue une réalité collective. L'amour nous offre une idéalisation de l'humain. Comme le souligne Denis de Rougemont, "On aurait vite dressé la liste des romans qui n'y font aucune allusion."<sup>140</sup>

<sup>139</sup> LDLC, p. V.

<sup>140</sup> Denis Rougemont, L'Amour et l'Occident, Paris, Union générale d'éditions, 1962, p. 13.

Le mythe de l'amour unique fait partie de la culture occidentale. Il est à la base de notre système de références en ce domaine. Mais le vingtième siècle voit l'apparition d'un phénomène nouveau: l'esprit de collectivité. L'individu solitaire qui devait ériger son propre système de valeurs à l'intérieur d'une mini-société comme le couple, assiste à de grands mouvements d'idées; il est appelé à concevoir l'existence d'autres individus semblables à lui. Il doit alors trouver des points communs avec ceux-ci. L'amour, étant une relation de personne à personne, ne peut satisfaire à cette exigence. Il est un état qui ne répond plus aux besoins de l'époque. Comment l'individu pourra-t-il s'atteindre, alors, et atteindre les autres?

"A ses yeux, [Lawrence] ce n'est pas par la conscience de ce qu'il a de particulier que l'individu s'atteint, c'est par la conscience de ce qu'il a de commun avec tant d'autres: son sexe."<sup>141</sup> Le sexe doit donc devenir ce que l'amour est encore, un moyen de révélation

<sup>141</sup> LDLC, p. II.

de soi et un système de références collectives. L'individu doit idéalement se définir et se révéler par son sexe, et non dans ses relations amoureuses avec un être unique. Le caractère d'unicité des relations homme-femme doit disparaître. L'autre, défini autrefois en termes d'amant et de maîtresse, atteint une dimension collective qui s'éloigne de l'individu. Il est plus important "d'être homme que d'être individu".<sup>142</sup> La démarche de Malraux va dans le sens de l'instauration de l'homme, qui dépasse l'individu. Dans La Condition humaine, les individus Kyo, Ferral et Tchen comptent peu comme tels. Ils se définissent plutôt en tant qu'individus collectifs. Ils sont plus ou moins interchangeableables.

Et dans leurs relations sexuelles cette interchangeableabilité est encore plus évidente. Il faut, bien sûr, placer à part le cas de Kyo où cela ne s'applique pas entièrement. Remarquons que la tentative d'un Ferral demeure tout aussi illusoire. Dans son cas l'érotisme demeure sans issue. Il n'arrive pas à se révéler à lui-

<sup>142</sup> LDLC, p. III.

même par l'érotisme car le mythe de l'amour est encore trop puissant en lui. Il agit comme tout amoureux éconduit le ferait dans des circonstances semblables. Entre sa conception de l'érotisme et ses agissements se dresse le fossé d'un sentiment profondément ancré en lui: le désir d'aimer, contre lequel il lutte farouchement sans arriver à le détruire. Il n'arrive pas à réaliser l'état idéal défini par Malraux: "Il s'agit de détruire notre mythe de l'amour et de créer un nouveau mythe de la sexualité: de faire de l'érotisme une valeur."<sup>143</sup>

Pour Lawrence et Malraux, "la conscience exaltée de la sensualité peut seule combattre la solitude humaine"<sup>144</sup>. Si cela est vrai chez Lawrence, ce l'est moins chez Malraux. Lady Chatterley échappe à l'immense solitude qu'elle éprouve auprès de son mari, Sir Clifford, en créant un univers de sensualité intense dans ses relations avec le garde-chasse de son mari. Cet univers tient de l'euphorie. Parallèle, il vient à reléguer la réalité quotidienne au

<sup>143</sup> LDLC, p. V.

<sup>144</sup> LDLC, p. I.

second plan, comme un univers de rêve qui n'existe faiblement qu'entre les épisodes érotiques. Egarée dans une association qui aurait dû avoir l'amour comme soutien, elle aborde sa vraie vie dans ses relations avec Mellors. Et, peu à peu, le sexe arrive à supplanter chez elle l'amour-mythe qu'elle acceptait inconsciemment avant sa rencontre avec Mellors. Le chemin qu'elle parcourt la conduira à se définir comme une entité sexuelle avant tout. Sa démarche est exemplaire, elle sublime son sexe et s'identifie à lui. Chez elle la destruction du mythe amoureux est complète.

Chez les héros de Malraux, cette tentative de sublimation demeure au stade du devenir. Ceux-ci n'arrivent pas à se définir en fonction de l'érotisme comme le fait Lady Chatterley. Ils n'arrivent pas non plus à échapper à leur désespérante solitude. La lutte est intense mais elle ne débouche que sur la confirmation de cette solitude. Ferral, Perken, Tchen et Garine en demeurent prisonniers. Le seul qui réussisse à échapper

à sa condition d'homme et à la transcender est Kyo. Et ce n'est pas par l'érotisme qu'il y réussit mais par l'amour qu'il porte à May.

L'amour demeure très fort dans l'univers romanesque de Malraux, ne serait-ce qu'en fonction de l'ardeur qu'il déploie pour tenter de le détruire. La création d'un mythe de la sexualité fait figure d'utopie beaucoup plus que de réalité. Non pas que ce mythe soit totalement irréalisable, mais il faut franchir certaines étapes avant d'y arriver. La démarche de Malraux apparaît donc comme une première étape. Le mythe se définit par "le pouvoir qu'il prend sur nous, généralement à notre insu".<sup>145</sup>

La première étape d'une libération éventuelle doit donc consister dans la reconnaissance de la situation. La démarche de Malraux et de ses personnages va dans ce sens. Elle met en position d'attaque les deux protagonistes: amour-sexualité d'une part, et sexualité-érotisme d'autre

<sup>145</sup> Denis Rougemont, op. cit., p. 15.

part. Le combat qui s'amorce est une lutte décisive, mais avant qu'il ne débute il faut que les adversaires se toisent et se définissent. Les positions de l'amour sont bien connues, elles ont hanté la civilisation occidentale assez longtemps. Malraux ne les ignore pas; il n'ignore pas non plus les limitations de l'amour dans le nouveau contexte social né avec le vingtième siècle, et les bouleversements qu'il charrie avec lui. Pour l'homme nouveau, il faut créer un nouveau système de références. Une des voies de recherche qu'il a choisies est l'érotisme. Les "expériences" tentées dans ses romans n'ont pas abouti. On ne détruit pas les mythes avec des mots, même si ceux-ci s'appuient sur les mots pour subsister. Ils ont la vie dure, et il est souvent impossible de les détruire. "Un mythe n'est pas objet de discussion; il vit ou ne vit pas. Il ne fait pas appel en nous à la raison, mais à la complicité."<sup>146</sup>

L'amour obsède trop Malraux pour que la complicité qui donne naissance au mythe puisse efficacement créer

<sup>146</sup> LDLC, p. V.

un nouvel inconscient collectif de l'érotisme. Il en a cependant posé les premiers jalons. Peut-être ses héros étaient-ils trop engagés socialement pour que l'expérience de la création d'un nouveau mythe réussisse. En plus de faire ressortir les limitations imposées par l'amour à l'homme nouveau, la tentative de Malraux aura eu le mérite de contribuer à démystifier un mythe qui a la vie dure. C'est là le mérite premier de la démarche érotique d'André Malraux.

La création d'un mythe n'est pas un geste instantané. Pour pénétrer l'inconscient collectif et y établir solidement un mythe, le temps se mesure en termes de générations. Ferral, Perken et Garine, avec leurs tâtonnements, marquent un premier jalon dans la tentative de l'homme contemporain pour se définir en fonction de son corps et de son esprit, et non en fonction de son esprit seul. Leur démarche ne se compare pas à celle de Constance Chatterley mais elle se devait d'exister. Et il fallait qu'un écrivain de la trempe d'André Malraux tente de donner des lettres de créances à ces expériences.

\*\*\*\*\*

## CONCLUSION

Pour le révolutionnaire l'amour est une entrave. Il est un signe de faiblesse. Le révolutionnaire se doit de penser et d'agir en fonction de l'humanité entière et non en fonction d'une personne unique comme dans l'amour. Les héros de Malraux rejettent la partenaire unique et le couple.

Pour eux la connaissance doit s'atteindre par l'intermédiaire de plusieurs corps sans identité bien définie. Nous avons vu que cette recherche débouche sur l'absurde, qu'elle ne conduit qu'à la négation de l'autre et de soi. L'homme qui se veut logique et fort croit s'affirmer par l'érotisme et la pseudo-domination de l'autre. Il s'aperçoit qu'il n'arrive qu'à se nier. Il se retrouve seul avec lui-même. Il n'en rejette pas moins la femme. Il en a une peur maladive qui se traduit en agressivité.

Il existe donc un décalage entre l'état idéal que devrait amener la pratique de l'érotisme et la réalité. Des hommes comme Ferral et Perken qui sont en quelque sorte

des "surhommes" dans leur vie sociale, sont des faibles devant la sexualité. Elle les domine au point de devenir une obsession.

Ils n'arrivent pas à s'accepter comme ils ne parviennent pas à rejoindre l'autre dans l'acte sexuel. L'érotisme, loin de leur procurer épanouissement et équilibre intérieur, provoque chez eux un déséquilibre affectif débouchant sur l'effondrement physique et psychique.

D'autre part, Kyo domine sa sexualité par l'amour. Il n'en est pas l'esclave impuissant. Il fait de son sentiment pour May la pierre angulaire de son assurance et de sa stabilité. L'amour agit chez lui comme agent de libération alors, qu'en principe, l'érotisme devrait avoir cette fonction. Il y a là un paradoxe qui ressort clairement à la lecture de l'oeuvre de Malraux.

Alors que l'érotisme pourrait conduire à la libération de soi et à un certain état de stabilité intérieure, il débouche sur l'instabilité névrotique et sur la non-acceptation du moi.

Voilà le drame des héros de Malraux! L'érotisme ne tient pas ses promesses; il débouche sur l'absurde. Quant à l'amour que Malraux semble exclure à priori, il remplit les fonctions idéalement dévolues à l'érotisme. A la lumière des principes énoncés dans les textes théoriques, Kyo devrait être un pseudo-héros puisqu'il accepte les contingences de l'amour. Or l'amour n'est pas une entrave pour Kyo. Il est pour lui une source de force. Il le libère de la solitude écrasante qui oppresse Ferral et Perken. A l'intérieur du couple qu'il forme avec May, il arrive à se dépasser, tout en demeurant lui-même: Kyo le révolutionnaire et Kyo l'amant. Dans son esprit la sexualité ne s'oppose pas à l'amour comme chez les autres.

Kyo est, somme toute, le plus authentique des héros de Malraux. Qu'il soit le seul à pouvoir dissocier sexualité et connaissance de soi, qu'il soit le seul à établir des frontières nettes entre le rêve et la réalité, n'est pas nécessairement une coïncidence. L'amour est une force que ne pouvait ignorer Malraux en créant ses personnages. Pourtant le paradoxe demeure. C'est indéniable. Que ce paradoxe soit inconscient chez Malraux, il serait hasardeux de l'affirmer catégoriquement. Il pourrait fort bien être voulu.

\*\*\*\*\*

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres de Malraux

- Lunes en papier, Paris, Galeries Simon, 1921.
- Ecrit pour une idole à trompe, (Ronéotypie), 1921.
- D'une jeunesse européenne, Paris, Grasset, 1926.
- La Tentation de l'Occident, Paris, Grasset, 1956.
- Royaume farfelu, Paris, Gallimard, 1928.
- Les Conquérants, Paris, Grasset, coll. Livre de Poche, 1956.
- La Voie royale, Paris, Grasset, coll. Livre de Poche, 1955.
- La Condition humaine, Paris, Gallimard, coll. Livre de Poche, 1971.
- Le Temps du mépris, Paris, Gallimard, 1935.
- L'Espoir, Paris, Gallimard, coll. Livre de Poche, 1970.
- Choderlos de Laclos, (in Tableau de la littérature française, 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles), Paris, Gallimard, 1962.
- Les Noyers de l'Altenburg, Paris, Gallimard, 1943.
- Esquisse d'une psychologie du cinéma, Paris, Gallimard, 1946.
- Goya, Genève, Skira, 1947.
- La Psychologie de l'Art, Genève, Skira, 1947.
- Les Voix du silence, Paris, Gallimard, 1951.
- Le Musée imaginaire de la sculpture mondiale, Paris, Gallimard, 1952, 1954, 1955.
- Antimémoires, Paris, Gallimard, 1967.

Préface

Lawrence, D.H., L'Amant de Lady Chatterley, traduction par Roger Cornaz. Préface d'André Malraux, Paris, Gallimard, 1941.

Etudes consacrées à Malraux

Blend, Charles D., André Malraux, Tragic Humanist, Columbus, Ohio State University Press, 1963.

Blumenthal, Gerda, André Malraux, The Conquest of Dread, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1960.

Boak, Denis, André Malraux, Oxford, Clarendon Press, 1968.

Boisdeffre, Pierre de, André Malraux, Paris, Editions universitaires, 1952.

Collectif, Les critiques de notre temps et Malraux, Paris, Garnier, 1970.

Fitch, Brian T., Les deux univers romanesques d'André Malraux, Paris, Archives des lettres modernes, 1964.

Horvath, Violet M., André Malraux: The Human Adventure, New York, New York University Press, 1969.

Langlois, Walter C., André Malraux, The Indochina Adventure, New York, Frederick Praeger, 1966.

Mauriac, Claude, Malraux ou le mal du héros, Paris, Grasset, 1946.

Moeller, Charles, Littérature du XXe siècle et christianisme, tome III: Espoir des hommes, Tournai, Casterman, 1963.

Picon, Gaétan, Malraux, Paris, Gallimard, 1945.

Picon, Gaétan, Malraux par lui-même, Paris, Seuil, 1955.

Ouvrages généraux

- Bataille, Georges, L'Erotisme, Paris, Union générale d'édition, coll. 10/18, 1965.
- Caillois, Roger, L'Homme et le sacré, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1963.
- Elsen, Claude, Homo eroticus, Paris, Gallimard, coll. Les essais, 1953.
- Febvre, Lucien, Le Problème de l'incroyance au XVIe siècle, La religion de Rabelais, Paris, Albin Michel, 1968.
- Freud, Sigmund, Totem et tabou, Paris, Payot, 1965.
- Freud, Sigmund, Trois essais sur la théorie de la sexualité, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1962.
- Goldmann, Lucien, Pour une sociologie du roman, Paris, Gallimard, 1964.
- Laclos, Choderlos de, Les Liaisons dangereuses, Paris, Garnier, 1959.
- Miller, Henry, L'Obscénité et la loi de la réflexion, Paris, Seghers, 1949.
- Raimond, Michel, Le Roman depuis la révolution, Paris, Armand Colin, 1969.
- Rougemont, Denis de, L'Amour et l'Occident, Paris, Union générale d'édition, coll. 10/18, 1962.
- Schmidt, Albert-Marie, La Poésie scientifique en France au XVIe siècle, Lausanne, Rencontre, 1970.
- Varrin, René, L'Erotisme dans le roman contemporain, Paris, Editions de la pensée moderne, 1970.

\*\*\*\*\*